



**HAL**  
open science

## ”L’habitat familial urbain en Grèce et en Italie”

Jean-Pierre Guilhembet, Hélène Wurmser

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Guilhembet, Hélène Wurmser. ”L’habitat familial urbain en Grèce et en Italie”. Pallas. Revue d’études antiques, 2017, Edith Parmentier, Michèle Coltelloni-Tranoy (coord.) Famille et société dans le monde grec, en Italie et à Rome du Ve au IIe siècle avant J.-C., Hors-série 2, p. 227-258. halshs-02560950

**HAL Id: halshs-02560950**

**<https://shs.hal.science/halshs-02560950>**

Submitted on 2 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'habitat familial urbain en Grèce et en Italie

Jean-Pierre GUILHEMBET  
Université Paris Diderot

Hélène WURMSER  
Université Lumière-Lyon 2

« Lequel des Romains rougit d'emmener son épouse à un banquet? Chez lequel la mère de famille (*mater familias*) n'occupe-t-elle pas la première place (*primum locum*) de la maison et ne vit-elle dans les lieux fréquentés? Il en est tout autrement en Grèce: elle n'est admise qu'aux repas entre parents (*propinqui*); elle ne se tient que dans la partie intérieure de la maison (*in interiore parte*), qu'on appelle *gynaeconitis*, où personne ne peut accéder sauf la parenté proche (*propinqua cognatione coniunctus*). Mais la dimension de cet ouvrage m'empêche d'en dire plus sur ce sujet... »

Cornelius Nepos, *Sur les grands généraux des nations étrangères*, préface, 6-7

Il n'est évidemment pas possible de prendre pour argent comptant le diptyque anhistorique et essentialiste dressé par le biographe Cornelius Nepos, car ces quelques lignes correspondent à un moment historique particulier, au 1<sup>er</sup> s. av. J.-C., et relaient des stéréotypes sur « la » femme en Grèce ou à Rome, ou sur « la » maison grecque ou romaine<sup>1</sup>. Toutefois, elles introduisent bien aux relations entre le cadre domestique et certaines caractéristiques de la vie familiale. Elles ont aussi la vertu de prévenir le lecteur que la diversité des formes de l'architecture domestique, conjuguée à celle des structures familiales et des usages de l'habitat dans les mondes grecs et italiens, écarte et exclut toute velléité d'exhaustivité.

Le libellé « famille et société » suggère de traiter la question de la famille dans son cadre de vie privilégié, à savoir la maison<sup>2</sup>. Ce questionnement permet en particulier de montrer

---

1 Voir Zaccaria Ruggiu, 1995, chapitre 6.

2 Sans entrer dans une étude lexicologique, rappelons que la langue grecque rejoint la variété sémantique du latin en désignant la maison sous les termes *δόμος* et *δῶμα* qui évoquent le processus de construction par leur racine commune issue du verbe *δέμω*; par le groupe *οἶκος*, *οἰκία* et *οἶκμα* qui détermine à la fois l'habitat dans son aspect concret, ainsi que la famille et l'ensemble de ses biens; par le mot *ἔστιά* qui souligne l'importance du foyer comme centre topographique et religieux de l'édifice; par les emplois métonymiques des mots *στέγη* et *μέλαθρον* qui désignent à l'origine la toiture dans son ensemble ou la poutre faîtière de la maison, insistant sur son rôle d'abri et de protection. Il faut cependant noter que la diversité du vocabulaire s'est peu à peu réduite au profit

comment s'articule la nécessaire confrontation des sources, quels que soient leurs avantages et inconvénients respectifs pour l'étude de l'Antiquité, et comment s'organise la collaboration, désormais naturelle, entre historiens et archéologues. Dans le cadre de cette contribution, il s'agira de voir en quoi la maison, dans les mondes grec ou romain, avec ses caractéristiques architecturales et matérielles, documente et informe, ou non, les relations familiales dans la période chronologique envisagée, à savoir du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>ii</sup><sup>e</sup> avant J.-C. Pour ce faire, l'analyse s'appuie sur un certain nombre de repères bibliographiques qui peuvent être répartis en deux grands groupes : d'une part, les publications de fouilles qui proposent l'étude de l'habitat d'un site ou d'un quartier ; d'autre part, les essais de synthèse ou recueils d'articles qui font état de l'évolution des modèles d'analyse de l'habitat antique. La bibliographie archéologique consacrée aux questions d'habitat est ainsi toujours en tension entre casuistique et synthèse, multiplication d'exemples et généralisation. Même si les candidats aux concours ne sont évidemment pas invités à tout lire<sup>3</sup>, le choix bibliographique proposé permet d'appréhender la variété des habitats fouillés, leur éventuelle diversité morphologique et leur répartition géographique : il s'agit de faire comprendre qu'au-delà de la typologie traditionnelle et évolutive fournie par les essais de synthèse et les sources littéraires les plus communément analysées, il convient d'éviter les raccourcis trop hâtifs qui feraient de la famille de l'Ischomaque de l'*Économique* de Xénophon, la famille typique athénienne, ou d'Olymthe le parangon de la maison d'époque classique<sup>4</sup>. De même, il est important de saisir que non seulement « la » maison romaine ou pompéienne n'existe pas, mais que les exemples les plus familiers, notamment dans les manuels scolaires, relèvent bien souvent de l'exception plus que de la norme.

---

de l'emploi privilégié du mot οἰκία et de ses dérivés à l'époque hellénistique, les autres mots étant réservés au langage poétique ou épique. En latin, le mot *domus*, utilisé par les auteurs antiques pour désigner une résidence qui possède en principe un certain « standing » – sauf si le mot est employé seulement avec une valeur de locatif (rentrer à la maison, rester à la maison...), est aussi employé pour nommer la communauté familiale qui y réside. Pour le bâtiment, on emploie aussi *aedes*, au pluriel. Sur les questions de vocabulaire en latin, pour une présentation synthétique, voir Gros, 2006, p. 20. Il sera essentiellement ici question, pour des raisons de volume, de maison urbaine.

- 3 Le lecteur pourra s'orienter en priorité vers les ouvrages suivants (les références portant sur un site en particulier seront données dans les notes, au fil du développement) : pour l'architecture domestique grecque et romaine, Pesando, 1987 et 1989 ; Hellmann, 2010, p. 17-32 ; Gros, 2006, p. 30-60 et 77-86 ; Nevett, 1999 et 2010 ; Sewell, 2010 (chapitre 4, avec de nombreux plans) ; Coarelli, 2011, p. 145-147 ; Hesberg et Zanker, 2012 ; Jolivet, 2011a, p. 320-321 ; sur l'analyse des espaces internes, Wallace-Hadrill, 1994 ; Zaccaria Ruggiu, 1995 ; Riggsby, 1999 ; Hales, 2003 et 2013 ; sur les relations entre communauté familiale et espace domestique, Wallace-Hadrill, 1996 ; Dickmann, 2011 ; Trümper, 2011 et 2012 ; Jolivet, 2011a et b.
- 4 Les Anciens eux-mêmes avaient au demeurant conscience à la fois de la variabilité de l'habitat selon son lieu d'édification, et des variations sémantiques qui pouvaient accompagner les changements de système linguistique, comme le montrent plusieurs développements de Vitruve dans le *De Architectura* (6, 1, 1 et 6, 7, 7 sur les différences sémantiques entre grec et latin) qui indiquent notamment que « la première condition d'une construction bien adaptée est de tenir compte de la région d'implantation ».

Cette contribution, en s'appuyant sur quelques exemples significatifs, archéologiques ou textuels, après avoir rappelé ce que peut apporter l'analyse de l'architecture domestique à l'histoire de la famille, sans occulter pour autant les difficultés liées aux ressources documentaires disponibles, propose une fresque diachronique très synthétique de ce que l'on peut savoir des maisons grecques et italiennes sur les quatre siècles considérés, avant de cerner quelques domaines où nos connaissances sont encore incertaines et requièrent approfondissements et nouvelles enquêtes.

### **1. Analyser la maison, comprendre la famille ? D'un état de la question au bon usage de la documentation**

La problématique posée par le programme englobe à la fois le monde grec, en lui-même très vaste, et Rome et/ou l'Italie, dont les cultures sont en contact étroit depuis les origines de la colonisation grecque d'époque archaïque, mais dont on a trop souvent et trop rapidement fait des héritières les unes des autres, sans changement notable, dans un raccourci saisissant qui trouve notamment son illustration dans l'absence de la Grèce et de l'Égypte dans le premier volume, publié en 1985 aux éditions du Seuil, de *l'Histoire de la vie privée* dirigée par Philippe Ariès et Georges Duby. Le prétexte invoqué par Paul Veyne dans l'introduction de ce volume consacré à l'Antiquité est que toute la Grèce serait en quelque sorte contenue dans Rome, ce qui permettrait de se dispenser de traiter le monde grec indépendamment de l'influence romaine. On pourra cependant se reporter, dans ce même ouvrage, au chapitre d'Yvon Thébert, qui concerne toutefois les maisons de l'Afrique romaine d'époque impériale.

La famille est une structure fondamentale de toute société humaine, mais qui cache une pluralité de modèles, comme l'ont montré en particulier ethnologues et sociologues, à l'image de Pierre Bourdieu dans son chapitre « La maison ou le monde renversé » consacré à l'étude de la maison kabyle et désormais publié en préambule de *Esquisse d'une théorie de la pratique*<sup>5</sup>. Ce modèle d'analyse, très court et facile d'accès, est à conseiller, au-delà de la culture générale, dans la mesure où il montre la diversité des méthodes avec lesquelles on peut étudier le phénomène complexe de la maison et, partant, de la famille qui l'occupe.

Pour montrer combien il est important de conserver cette capacité d'étonnement tirée de l'observation de familles et de maisons de sociétés « autres »<sup>6</sup>, on peut rappeler qu'il est utile de questionner tout d'abord l'équation inconsciente qui associe une résidence avec une famille nucléaire. Deux exemples tirés des sources littéraires relatives à l'aristocratie sénatoriale romaine peuvent être mobilisés pour se sensibiliser à cette question préjudicielle. Le premier, analysé naguère par Yan Thomas, concerne la résidence du couple du fils marié dans un appartement de la maison du père de famille : telle est en effet la déduction que l'on peut tirer d'une notice de la biographie de Caton l'Ancien procurée par Plutarque. Le second, souvent cité, mais bien souvent pour en tirer des commentaires erronés, qui ne se méfient pas suffisamment de la notion de « sénateur pauvre » et oublient que la résidence était probablement située dans le cœur de la Ville, non loin du forum et du Palatin, concerne

---

5 Bourdieu, 2000.

6 Une remarque simple : dans l'Antiquité, la cuisine n'est pas nécessairement un espace féminin ; il ne faut jamais oublier la présence, et parfois l'omniprésence, du personnel servile dans la maison.

les *Aelii Tuberones* qui, dans le premier quart du II<sup>e</sup> siècle, vivent à seize dans une « petite maison »<sup>7</sup>. Cet *exemplum* fameux, relatif à la simplicité et à l'austérité de Q. Aelius Tubero, qui fut sans doute tribun de la plèbe en 177, interroge sur la représentativité de ces notices qui révèlent des cas de communauté patrimoniale ou résidentielle. L'opinion dominante considère ces situations comme des exceptions, mais Yan Thomas, abordant la question sous l'angle juridique et s'opposant vivement aux représentations traditionnelles et stéréotypées de la communauté familiale « archaïque », suggère que c'est aller vite en besogne que de les considérer comme des « fossiles ». Les historiens de la famille s'en tiennent souvent à un bilan nuancé, qui admet que la « famille résidentielle » comprend habituellement le couple et ses enfants jeunes non mariés, mais que la diversité des situations, sur le plan patrimonial et affectif, ne peut être négligée.

Il faut avouer cependant que les études antiques manquent encore d'analyses à la Pierre Bourdieu ou à la Erving Goffman (sur les interactions au sein de l'espace domestique). Ainsi, notamment pour le monde italique et romain, les grandes questions qui ont jusqu'à présent retenu la recherche relèvent de problématiques qui ne sont pas nécessairement, ou pas entièrement, guidées par l'analyse des espaces internes sous l'angle de la vie familiale. C'est surtout l'enracinement familial qui a retenu l'attention, avec l'expression galvaudée dans la langue archéologique de « maison gentilice », parfois de *casa patrizia* dans la bibliographie italienne, dont il faut d'autant plus se méfier qu'elle ne saurait correspondre à la notion historique de patriciat. L'enracinement relève à la fois de la propriété sur la longue durée mais aussi de la sémiotique, à travers tous les signes, matériels ou peints, qui, portés par l'architecture, contribuent à exposer et valoriser la famille résidante. C'est donc l'identité sociale et l'exaltation de la famille et du père de famille à travers sa *domus* qui ont surtout retenu l'attention, malgré la difficulté à repérer avec certitude dans la documentation les résidences qui, au fil du temps, abritent à coup sûr de nombreuses générations – la conformité avec le *mos maiorum*, la tradition ancestrale, laissant finalement moins de traces dans les sources que les écarts à la norme. Si l'on doit s'en tenir à un seul dossier illustratif de cette approche sociopolitique dont l'historiographie a fait son miel, à Rome même, le lien sans doute le mieux connu entre une maison et l'une des grandes familles de Rome, pour le début du II<sup>e</sup> s., concerne celle de Scipion l'Africain. Mais les anecdotes conservées se rapportent surtout à la localisation de la *domus* et à son implication dans les grands moments de la carrière du propriétaire. Situé « derrière les Vieilles (boutiques), près de la statue de Vortumnus », son site est ensuite occupé par la basilique construite à l'initiative de Tiberius Sempronius Gracchus, gendre de l'Africain, en 169, lors de sa censure. Au cœur même du centre urbain, à proximité immédiate du forum (mais l'on ne sait si elle était visible depuis ce dernier), selon toute vraisemblance sur l'itinéraire du triomphe, elle permet aussi des sorties ou des

---

7 Plutarque, *Caton l'Ancien*, 24, 2-3 avec les commentaires de Thomas, 1986, p. 213-214 : la « maison exigüe où vivait une jeune épouse » est celle de Caton et la jeune femme est sa belle-fille et la « chambre » (*dômatation*) du fils de Caton devant laquelle passe la petite esclave effrontée qui rejoint Caton en cachette est bel et bien dans la maison de ce dernier ; *Vie de Paul-Émile*, 5, 7 et 28, 12-13 : « ils étaient seize de la même famille, tous des *Aelii* ; ils n'avaient qu'une toute petite maison, un unique domaine leur suffisait à tous, et ils vivaient au même foyer avec beaucoup de femmes et d'enfants ».

retours en cortège spectaculaires, avec des montées au Capitole par exemple, lors même que la mémoire impériale a retenu que ce dernier est pour Scipion un quasi atrium<sup>8</sup>. À défaut de percevoir à coup sûr l'intention du gendre de l'Africain (sublimation du site de la maison en édifice public aux connotations royales? simple péripétie de la publicisation de l'espace proche du forum?), comme l'a souligné Henri Etcheto, au moins à titre d'hypothèse, le destin de cette maison renvoie à une stratégie familiale. Le fils de l'Africain n'avait pu accomplir de carrière publique, mais il est vraisemblable que c'est lui qui s'entendit avec son beau-frère pour régler la vente de la maison à la République. « Peut-être même que cette opération fut concertée et qu'elle répondait à des arrangements patrimoniaux au sein de la famille »<sup>9</sup>.

Cette approche patrimoniale, quasi prosopographique, a été heureusement complétée, depuis une trentaine d'années, par la volonté d'analyser, pour une bonne part à partir des schémas présentés par l'œuvre fondamentale pour notre connaissance de l'architecture domestique antique, celle de Vitruve, le sixième livre de son *De architectura*, publié dans les années vingt avant J.-C., l'articulation entre les lieux dévolus au maître de maison et à sa famille (qui leur sont « propres ») et ceux qui pouvaient se révéler « communs » avec des individus extérieurs à la famille. C'est ainsi que les espaces de réception ont été plus et mieux étudiés que bien d'autres. Il faut toutefois relever que l'étude des circulations internes, fondée sur la « syntaxe spatiale », chère à nos collègues anglo-saxons dans la lignée des travaux de Bill Hillier et Juliette Hanson<sup>10</sup>, est toujours guettée par le risque de verser dans des schémas abstraits, dans la mesure où les formes et les enjeux de la circulation interne devraient prendre en compte bien des éléments qui ne ressortissent pas à la seule analyse du bâti (la présence du personnel servile, les tissus qui peuvent constituer des séparations ou des barrages fondamentaux...) et le statut des différents membres de la communauté familiale. De même, les schémas, proches de « carrés sémiotiques », proposés naguère par Andrew Wallace-Hadrill afin de discuter les « axes de différenciation » des binômes du genre (homme/femme), de l'âge (jeunes/vieux), du rang social (grand/humble) ou du public/privé au sein de l'espace domestique, ont tendance à faire disparaître, par construction, les statuts juridiques et les identités propres<sup>11</sup>. Enfin, la mutation du cadre de vie a été analysée en fonction de l'hellénisation ou de l'hellénisme, en tant que phénomène global<sup>12</sup>, sans nécessairement se pencher sur les nouveaux usages qu'il pouvait présupposer au sein de la famille.

8 Valère Maxime, 8, 15, 1 : *instar atrii Capitolium est*. Sur les liens entre les Scipions et le Capitole : Etcheto, 2012, p. 79-81.

9 Respectivement Tite-Live 44, 16, 10 (localisation), 28, 38, 8 puis 38, 50, 10 et 51, 6 et Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, 4, 18, 5 (cortèges); Etcheto, 2012, p. 58, 73 et 202; la citation est à la p. 58; à la p. 79, on comprend mal comment Scipion Émilien pourrait être encore en possession de la demeure du premier Africain.

10 Voir une présentation synthétique et des études de cas dans Laurence et Wallace-Hadrill, 1997; discussion dans Guilhembet, 2007.

11 Wallace-Hadrill, 1994, p. 8-60, spécialement p. 11 et 38.

12 Deux approches sont ici en vis-à-vis, l'une qui fait la part belle aux modèles grecs et à l'ouverture de la péninsule italienne à de nouveaux aménagements de l'habitat urbain, l'autre qui s'efforce d'insérer la maison à atrium dans son contexte étrusque ou latin. Les deux auteurs, Jamie Sewell et Vincent Jolivet ont d'ailleurs donné des comptes rendus croisés de leurs ouvrages respectifs, ce qui aide à percevoir leurs points de convergence et de divergence et à prendre la mesure des lectures possibles

De ce point de vue, le recours fréquent à la typologie et à l'étude des seuls plans de maisons ne saurait résoudre toutes les difficultés posées par l'habitat, ses finalités variées et les négociations sociales qui y sont à l'œuvre. Il faut ainsi se prémunir contre une tendance répandue qui fait de la typologie le seul critère d'analyse sociologique de l'habitat. Pour le monde grec, les ouvrages les plus caractéristiques à cet égard ont été produits par Wolfram Hoepfner et Ernst-Ludwig Schwandner<sup>13</sup>. À partir de quelques exemples de maisons fouillées, les auteurs ont cherché à restituer non seulement l'architecture domestique de l'ensemble d'une ville, mais aussi les règles générales de sa vie sociale : du plan des maisons, de sa récurrence, sans prêter attention au matériel qui pouvait y être associé, sont déduits les fonctionnements familial et politique de l'ensemble de la cité, à l'image de la ville de Priène dont on infère la structure démocratique et l'isonomie à partir de la restitution de ses quartiers d'habitation<sup>14</sup>. De même, dans la péninsule italienne, comme on le verra, on peut repérer des maisons à atrium de tailles dissemblables, ce qui incite à ne pas relier mécaniquement l'adoption d'un tel plan et l'appartenance de la famille à la notabilité locale.

La typologie est certes un détour nécessaire, mais on ne peut toujours conclure du simple plan le fonctionnement social à l'œuvre dans la maison : le traitement en séries documentaires n'est en effet pas généralisable à toute la Grèce et, surtout, il gomme les spécificités régionales et fait disparaître toute initiative personnelle, en donnant l'impression que l'ensemble d'une population s'approprie de la même façon l'architecture domestique. Or, « [le lien entre l'introduction de la démocratie] et la construction de maisons standard reste à prouver »<sup>15</sup>. Cet effet d'homogénéisation, voire d'uniformisation ou de nivellement, est en outre souvent renforcé par l'utilisation récurrente de certaines sources, en particulier d'époque classique, comme les orateurs attiques et l'*Économique* de Xénophon. Sans remettre en cause leur utilisation essentielle, qu'il faudrait sans doute reprendre sur nouveaux frais, il faut garder à l'esprit que les sources sont athénocentrées et ne reflètent pas la diversité des pratiques à l'échelle du monde grec. Elles sont en outre biaisées par le point de vue inhérent à leur objectif, à savoir défendre en justice la cause d'un individu, quitte à déformer la réalité des faits, et généralement, valoriser le modèle idéal du citoyen tirant sa fortune de l'exploitation de la terre et non du commerce, comme ce sera le cas à l'époque hellénistique. Ces textes peuvent en revanche être enrichis et éclairés d'un jour nouveau par les inscriptions, notamment les registres des pôlètes pour Athènes<sup>16</sup> ou les baux ruraux<sup>17</sup>, mais aussi par des textes traditionnellement beaucoup moins utilisés, mais très enrichissants du point de vue de la vie quotidienne et de l'image des citoyens, comme les *Caractères* de Théophraste ou les *Mimes* d'Hérodas.

---

selon l'approche privilégiée : cf. Sewell, 2010 et Jolivet, 2013, puis Jolivet, 2011a et Sewell, 2014. Sur la « cultura abitativa » en Grande Grèce, voir Guidone, 2015 et 2017 (sous presse).

13 Hoepfner et Schwandner, 1994 et Hoepfner, 1999 ; voir aussi Sewell, 2010, p. 87-109.

14 L'analyse, l'héritage et la critique de ces ouvrages ont été repris récemment, sur nouveaux frais, par Ault, 2017. On pourra également lire la critique de la méthode liant architecture et démocratie dans Étienne, 1991.

15 Hellmann, 2010, p. 57.

16 Voir Hellmann, 1994 pour l'ensemble des références épigraphiques et leur étude historique.

17 Pernin, 2014.

Pour le monde romain, la difficulté est redoublée par le décalage chronologique entre les siècles étudiés et les sources littéraires qui en rendent compte. Les auteurs de la fin de la République ou de l'Empire et les descriptions qu'ils nous transmettent s'appuient souvent sur des images stéréotypées, reflétant un idéal de la famille romaine au sein de sa *domus*<sup>18</sup>, censément perdu au fil du temps, avec la dégradation du *mos maiorum*, des coutumes des ancêtres. Il faut donc s'efforcer de relire attentivement et sans a priori ce fonds littéraire, qui, bien trop souvent, repose sur des lieux communs, antiques ou modernes selon les cas. Ainsi, dans une des scènes les plus fameuses qui scandent le récit de l'avènement de la République romaine, Lucrèce est campée par Tite-Live en train de tisser non pas explicitement dans l'atrium, comme on s'y attendrait dans l'imagerie conventionnelle, mais seulement « au milieu de la maison », si l'on s'en tient à une traduction littérale<sup>19</sup>. De même, un examen attentif et sans préjugé des occurrences textuelles a conduit Anna Paola Zaccaria Ruggiu à revenir sur plusieurs idées reçues au sujet du *tablinum*, pièce située dans l'axe de l'entrée, repérable à partir du IV<sup>e</sup> s. au moins. Le mot est rare dans les textes, et tardivement attesté : à partir de quand fut-il usité et à partir de quand cette pièce du fond fut-elle réellement distinguée de l'atrium ? Il est relié par les érudits étymologistes antiques à la conservation des archives familiales<sup>20</sup>. Rien n'y prouve réellement la nécessaire présence du *lectus genialis*, le lit du couple des maîtres de maison<sup>21</sup>. De même, Fabrizio Pesando a rappelé que c'est uniquement une facilité de lecture du texte vitruvien qui a incité à considérer que les *imagines*, les images des ancêtres qu'évoque Polybe, étaient nécessairement placées dans les « ailes » de l'atrium, c'est-à-dire dans les renforcements latéraux du plan cruciforme<sup>22</sup>.

Le cadre domestique à étudier est donc évoqué, voire décrit, dans la littérature latine, et le plus souvent ensuite dans la bibliographie, à partir d'attestations et d'usages lexicaux postérieurs de plusieurs siècles, dont on ne connaît pas la genèse, sauf exception. Bien rares sont, pour les maisons d'époque médio-républicaine, les notices substantielles à la fois évocatrices de la vie familiale dans son cadre matériel et contemporaines du programme<sup>23</sup>.

18 Si l'on devait retenir seulement trois vues stéréotypées de la *domus*, notamment de l'atrium, ce seraient le métier à tisser de la maîtresse de maison, le lit nuptial et les « images » (*imagines*) – on aura l'occasion d'y revenir.

19 Tite-Live, 1, 57, 9 : «...ils découvrirent Lucrèce assise au cœur de sa maison (*in medio aedium*) ; entourée de ses servantes, elle travaillait la laine à la lueur d'une lampe à cette heure avancée de la nuit. » ; voir Jolivet, 2011a, p. 256-257 n. 120. On notera toutefois que la seule autre occurrence de l'expression intervient dans l'autre « scène de genre » livienne, qui campe cette fois les sénateurs âgés et prestigieux attendant l'ennemi chez eux, lors de l'attaque gauloise de 390 (5, 41) : l'expression *medio aedium* y est relayée par « l'ouverture des atriums » (*patentibus atris*), puis par « dans les vestibules de leurs demeures » (*in aedium vestibulis*). Cela montre une plasticité du vocabulaire, mais suggère aussi une association entre « milieu de la maison » et atrium.

20 Ainsi Festus, 490 L (un lieu voisin de l'atrium ainsi nommé en raison des tablettes qui y sont conservées, notamment celles des magistrats sortis de charge).

21 Zaccaria Ruggiu, 1995, chapitre 9, en particulier p. 393-396 (avec une discussion de l'expression *lectus adversus*).

22 Pesando, 1997, p. 66-67 n. 112 ; cf. Vitruve, *De l'architecture*, 6, 3, 6.

23 On peut mentionner ici, au I<sup>er</sup> s., les *Satires* de Lucilius, très fragmentaires : 8, 8 ; 29, 32 ; 30, 88 (édition Fr. Charpin, CUF).



De ce point de vue, il convient d'accorder une attention particulière aux pièces de Plaute qui sont les plus intéressantes (et les plus drôles !), car elles semblent introduire, à la charnière des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> s., un lexique en partie au moins nouveau, esquissent un cadre domestique en évolution, par exemple avec la mention d'un appartement à l'étage ou de multiples références à l'habitude de manger couché, grâce à un *biclinium*<sup>24</sup>. Elles suggèrent aussi les circulations entre les différents espaces internes, mettent en scène le personnel servile. Une métaphore, presque un apologue, qui fait de la construction de la maison une image suggestive de la famille y apparaît même à l'occasion : « d'abord les parents sont les constructeurs des enfants ; ils jettent les fondations, puis les élèvent, veillent à les rendre robustes [...] ils les figent, leur apprennent les belles-lettres, le droit, les lois... »<sup>25</sup>. S'il est évidemment important de ne les lire ni au premier degré, comme une pure et simple description des usages qui seraient ainsi mis sous nos yeux, ni comme une image de « la » maison romaine alors que pullulent les référents grecs, le cadre de la comédie place le spectateur devant la façade de demeures de familles aisées et le renvoie à une hybridation des contextes. Ainsi, dans la *Mostellaria*, l'évocation d'une peinture pourrait faire allusion non pas à une décoration intérieure mais à un décor de façade, de part et d'autre de la porte d'entrée et pourrait ainsi pasticher les décors de l'architecture palatiale ou aristocratique, tout en rappelant ce que l'on peut observer sur les maisons de Délos. Les références à un vestibule, aux montants de la porte d'entrée (*postes*), aux portiques ou à un promenoir, à des appartements (*conclavia*) dont le lien avec la maison elle-même reste ambigu, à des bains ou au jardin et à la porte de derrière, voisinent avec la mention du gynécée, pour faire de la demeure un modèle. L'essentiel de la vie familiale que donne à voir la comédie plautinienne, par convention et par dispositif scénique, se déroule devant la maison, y compris par exemple les repas. Ce n'est qu'épisodiquement qu'il y est question de l'intérieur, que certains personnages s'efforcent de scruter, dans la mesure où la porte paraît rarement fermée<sup>26</sup>. Le thème du *servus currens*, de l'esclave qui s'agit et court sur scène, avec ses mimiques ou son manteau retroussé, ou celui des chassés-croisés, stylisent, dans l'exagération comique, la présence du personnel servile dans l'habitat<sup>27</sup>. La difficulté de l'interprétation des œuvres de Plaute tient pour une part au fait que seuls certains détails peuvent se trouver « romanisés » dans un morceau fortement inspiré par l'original grec et que les passages les plus marqués par la « romanisation » sont en général ceux qui comportent une forte intention satirique, paramètre qu'il faut aussi évidemment prendre en

24 *Amphitryon*, vers 863-864 : « j'habite l'appartement du haut (*in superiore... cenaculo*), et de temps en temps, je deviens Jupiter, lorsqu'il me plaît » ; voir aussi l'évocation du jardin et de la porte de derrière, synonyme de circulation en cachette : *Asinaria* (*Comédie des ânes*), vers 741-744 ; *Epidicus*, v. 660, ou les occurrences du mot *impluvium*, y compris dans un sens imagé : *Miles gloriosus* (*Le soldat fanfaron*), v. 159, 175, 287, 340, 553. *Epidicus*, v. 223-226 ; *biclinium* : par exemple *Bacchides*, vers 720-721 et 754.

25 *Mostellaria* (*Comédie du fantôme*), v. 120-126 ; voir Grimal, 1976 ; Dumont, 1987, p. 575-606 ; Zaccaria Ruggiu, 1995, p. 296-303 ; Montanari, 2009, p. 151-153. Cf. le prologue prononcé par le lare dans l'*Aulularia* (*Comédie de la marmite*).

26 Dans la *Mostellaria*, voir les vers 404-405, 444, 453, 755-756, 762, 773, 817-818, 825-829, 843, 908-911, 936, 1043.

27 Ainsi *Stichus*, vers 274sq., *Captivi* (*Captifs*), vers 515-516, *Soldat fanfaron* (*Miles gloriosus*), vers 354 sqq.

compte. Quoi qu'il en soit, malgré leur nécessaire et subtil décryptage, les comédies de Plaute, puis de Térence, fournissent de très utiles repères chronologiques, alors que ces derniers font souvent défaut lorsque l'on se risque à une synthèse chronologique, pour la partie italienne du programme du moins.

## 2. Questions de diachronie : au risque du fixisme ou de l'anachronisme ?

Comme le souligne la lettre de cadrage du programme, « les bornes chronologiques relèvent d'un choix méthodologique guidé par la documentation, non d'une « rupture » dans l'évolution des familles grecques et romaines ». La chronologie longue de la question permet en effet, dans les mondes grecs, de suivre l'évolution des plans depuis la maison classique, encore largement héritière de la maison archaïque, jusqu'à la maison hellénistique, telle qu'elle apparaît notamment à Délos, dans un modèle qui ne peut être totalement généralisé, au milieu du II<sup>e</sup> siècle, et en particulier à partir de 167, date à laquelle l'île devient port franc par décision du Sénat romain et voit affluer une population cosmopolite de marchands, banquiers et entrepositaires. De ce point de vue, on lira surtout avec beaucoup de profit la synthèse architecturale proposée par Marie-Christine Hellmann<sup>28</sup>, à la fois sur les caractéristiques des plans de maisons et leur évolution, mais aussi sur le bilan historiographique qui a vu apparaître la *household archaeology* dans le milieu anglo-saxon des années 90, un modèle d'analyse de la maison également développé en français par Philippe Bruneau en 1994 dans un article portant sur la maison délienne<sup>29</sup>.

À Rome, dans l'histoire de l'habitat, l'avènement de la République, rupture avec une royauté considérée comme tyrannique, se trouve effectivement doté par la tradition, dans un récit relayé dans de nombreuses sources latines ou grecques, d'un « mythe politique » qui touche au bon usage de la résidence urbaine. Les nouvelles normes de l'habitation familiale sont formulées à travers la figure et le comportement de Publius Valerius Publicola, consul de l'an 1 selon la tradition<sup>30</sup>. Quant à la période considérée dans son ensemble, entre la fin du VI<sup>e</sup> s. et celle du II<sup>e</sup> s., et pour la péninsule italique, on peut la considérer, en première approche et au moins pour l'habitat urbain des couches sociales supérieures, comme celle de l'épanouissement de la maison à atrium<sup>31</sup>, ou, pour rester plus fidèle au vocabulaire vitruvien, à *cavaedium*<sup>32</sup>, un hall, entièrement couvert ou pourvu d'un *compluvium*<sup>33</sup>, qui

28 Hellmann, 2010 avec la bibliographie antérieure.

29 Bruneau, 1994.

30 La version la plus détaillée est celle de Plutarque (*Vie de Publicola*, 10), mais le récit se retrouve ailleurs (Tite-Live, 2, 7; Denys d'Halicarnasse, *AR*, 5, 19, entre autres) : voir Guillhembet, 2010.

31 L'atrium est ensuite tenu par les auteurs romains comme un signe de différenciation entre la maison italique et la maison grecque (Vitruve, *Sur l'architecture*, 6, 7, 1; Varron, *Sur la langue latine*, 5, 161, significativement, cherche l'étymologie du côté de la cité étrusque d'Atria – même si la racine tirée de *ater*, le noir de fumée, a aussi ses partisans) : voir Pesando, 1998 et Gros, 2006, p. 22 et 24.

32 La plus ancienne occurrence du mot *atrium* dans la littérature latine conservée se trouve, sans surprise, chez Plaute (*Aulularia*, vers 518) : Jolivet, 2011a, p. 27 n. 97.

33 L'*impluvium*, qui permet de recueillir les eaux pluviales tombées par le *compluvium* et de les entreposer dans une citerne souterraine, est au centre de l'atrium (qui sert aussi de puits de lumière) – mais la présence d'un *impluvium* ne suffit pas à attester un atrium.

occupe la partie antérieure de la maison. La forme canonique, marquée par l'axialité, prévoit une structure ternaire, avec trois pièces dans la partie postérieure, et un plan cruciforme. L'ouvrage de référence est désormais celui de Vincent Jolivet, qui a récemment rouvert, sur nouveaux frais, le dossier de la « maison canonique »<sup>34</sup>. Il montre que la diffusion de ce type de maison comme résidence urbaine des élites se produit surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle, après une « parenthèse », ou un véritable hiatus, de presque deux siècles, en tout cas en l'état actuel de nos connaissances archéologiques, puis se poursuit durant toute la période étudiée (et même au-delà),

La documentation archéologique de l'habitat grec du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. corrobore l'absence de rupture brutale dans l'évolution des modes de vie familiaux qui persistent longtemps, et, bien souvent, indépendamment des grands événements historiques. Malgré une indéniable évolution architecturale, dont les grandes lignes vont être ensuite présentées, les manières d'habiter évoluent généralement aussi lentement que les pratiques alimentaires ou funéraires. Cette lenteur s'explique sans doute par plusieurs causes. Les manières d'habiter et, partant, la maison elle-même, sont parfaitement adaptées aux conditions de vie, à la topographie et au climat des lieux dans lesquels elles s'élaborent, expliquant par là même la persistance de traditions constructives fortes dans les régions les plus isolées, comme la Crète ou la Thessalie. Sur le site de Latô, à la frontière entre la Crète centrale et la Crète orientale, les maisons sont ainsi construites, durant toute la durée d'occupation du site, entre le VI<sup>e</sup> et la fin du III<sup>e</sup> siècle, sur le modèle de maisons archaïques comportant deux ou trois pièces en enfilade. La topographie du site, établi en moyenne montagne et sur des pentes très fortes, ainsi que le matériau local de construction rustique, empêchent de développer les maisons au sol selon un plan centripète organisé autour d'une cour ; on n'y voit pas non plus de cours à péristyle, dont le modèle se répand pourtant à l'époque hellénistique<sup>35</sup>.

De plus, les maisons connaissent généralement une très longue continuité d'occupation ; le souci d'économie guide non seulement les modes de construction, qui emploient généralement des matériaux de proximité, mais aussi le recours systématique aux remplois et à la réoccupation, parfois de l'époque archaïque jusqu'à l'époque impériale incluse. On peut ainsi induire que si les formes de la maison changent peu, il en va de même des relations sociales qui y prennent place. Enfin, la maison grecque, par sa polyvalence et l'indétermination architecturale de ses espaces, s'adapte à des fins nombreuses, satisfaisant à la fois aux besoins de la nature animale de l'homme et aux conditions de sa personne sociale. De ce fait, il est rarement nécessaire de changer la morphologie du bâtiment pour répondre à tel ou tel changement social. À titre d'exemple, le changement démographique et social radical qu'a connu Délos au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., en particulier par l'intégration d'une forte communauté d'Italiens, mais aussi de Syriens, de Phéniciens ou d'Égyptiens, ne s'est pas accompagné de l'incorporation de nouvelles formes domestiques ou de nouveaux types d'espaces : cette nouvelle population s'est manifestement adaptée au modèle grec préexistant

34 Jolivet, 2011a, avec un résumé des acquis principaux dans Jolivet, 2007 ; ce livre, issu d'un mémoire d'HDR, rassemble et discute la documentation et en propose des interprétations rénovées, surtout dans le chapitre 7, comme on le verra *infra*.

35 Wurmser *et al.*, 2007, avec la bibliographie antérieure, en particulier pour la publication de maisons de Latô.

de la maison à péristyle, dont le caractère élaboré permettait d'assurer toutes les finalités nécessaires<sup>36</sup>.

Dans le monde italique, avec des risques non moins grands de mésinterprétation historique, la tentation a été et demeure grande d'associer la typologie architecturale de la maison « canonique », à atrium, inscrite dans une très longue durée (la structure architecturale est encore utilisée sous l'Empire, à l'époque des Antonins, au II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), marquée par la symétrie, l'axialité, « l'art de l'impression », voire de la hiérarchie<sup>37</sup>, à des usages fixes, intemporels et anhistoriques en quelque sorte, renforçant ou relayant une conception équivalente de la famille romaine. Comment raisonnablement repérer et analyser les usages domestiques des V<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C. ? Ainsi, l'utilisation de l'espace antérieur de réception dans le cadre de la « salutation matinale », comme l'importance de l'axe visuel<sup>38</sup> qui, depuis l'entrée mène jusqu'au *tablinum* à travers l'atrium, attestées par les corpus littéraires de la fin de la République, peuvent-elles être tenues pour des réalités constitutives qui ont traversé les siècles et ont, de ce fait, marqué les relations entre les familles et leur espace domestique ? Au risque de paraître quelque peu hypercritique, il faut reconnaître que rien n'est moins sûr. Pour la « mise en scène » de l'atrium, les témoignages sont assurément tardifs ; la *salutatio* n'est pas atemporelle et elle a son histoire, même si cette dernière est difficile à écrire pour la période antérieure aux Gracques<sup>39</sup>. Les structures architecturales de la partie antérieure de la maison peuvent perdurer en voyant émerger et se développer des usages nouveaux et différents ; leur diffusion peut relever de phénomènes de mode, d'émulation et de distinction, dans le cadre des rivalités familiales locales, qui n'impliquent nullement une parfaite similitude dans les pratiques. La prudence s'impose d'autant plus si l'on ne connaît ni l'élévation ni les décors, ce qui est souvent le cas pour les premiers siècles étudiés. Une fois posées ces bases méthodologiques et tout en gardant à l'esprit les mises en garde portant sur l'adaptabilité, voire la malléabilité des espaces et de leurs fonctions, il reste possible de mettre au jour les caractères essentiels et les potentialités évolutives du cadre domestique.

### 3. Caractéristiques et signes d'évolution de l'architecture domestique en Grèce et en Italie : les grandes lignes

Pour des raisons de clarté d'exposition, les deux espaces géographiques, grec et italien, seront maintenant disjoints. Le cadre chronologique étudié permet de percevoir d'importants changements architecturaux, à l'œuvre dans la maison grecque entre l'époque classique et l'époque hellénistique, même s'ils ne sont pas tous généralisables à l'échelle du monde grec.

---

36 Bruneau, 1968.

37 L'expression entre guillemets est empruntée à Hales, 2003, p. 16 ; il arrive de voir évoquer, avec un vocabulaire foucauldien, la position panoptique du *tablinum*.

38 Sa figuration sur les plans ci-après est seulement destinée à faciliter la lecture, non à proposer ou imposer une interprétation historique.

39 Goldbeck, 2010, p. 191-216, avec une discussion détaillée des principaux témoignages possibles et une hypothèse sur le rôle matriciel joué par les consultations à domicile des juriconsultes. Voir aussi Badel, 2007.

À l'époque classique, tout d'abord, la maison se développe en plan et en étage, parallèlement à la croissance du phénomène urbain tel qu'il s'illustre déjà dans les colonies d'époque archaïque. Le découpage en îlots des quartiers d'habitation, réservant une part équivalente à chaque maison, permet l'élaboration d'un plan-type, parfois répété sur l'ensemble d'un quartier, à l'image de ce que l'on restitue des villes d'Olynthe ou de Priène<sup>40</sup>. Si l'existence d'un étage est parfois mal ou incomplètement documentée par l'archéologie, celui-ci permet néanmoins d'accroître notablement la surface habitable : cette surface est soit partagée entre plusieurs familles nucléaires, par un phénomène de partage entre les ayants droit dont nous conservons des traces dans les actes d'héritage, soit occupée par une même famille, ce qui permet de répartir les différentes activités selon le moment de la journée ou les circonstances de la vie. On trouve par exemple, chez Lysias (*Sur le meurtre d'Ératosthène*, 9), le cas d'une jeune accouchée qui quitte la chambre conjugale et s'établit provisoirement au rez-de-chaussée, à proximité des esclaves et de l'eau, pour s'occuper de son nourrisson.

C'est également à cette époque que la maison grecque acquiert un type d'organisation qui, sans être absolument général, devient caractéristique de la Méditerranée, à savoir un bâtiment organisé selon un plan centripète, très peu ouvert sur l'extérieur et organisé autour d'un espace hypèthre qui fournit air, lumière et eau pluviale provenant des toitures ; il assure également une fonction distributive de l'ensemble de l'espace domestique, puisque c'est autour de cette cour intérieure que se répartissent les différentes pièces de la maison. On remarquera que ce modèle se retrouve encore aujourd'hui dans les maisons à patio de l'Espagne contemporaine ou les riads du Maroc. Sans entrer dans le détail des discussions scientifiques qui concernent la forme de cette cour et dont on trouvera un excellent résumé dans le chapitre de Marie-Christine Hellmann déjà mentionné, qu'elle soit pourvue d'une *pastas* ou d'une *prostas*, il faut noter que ce modèle se retrouve dans l'ensemble du monde grec et qu'il correspond à la fois aux contraintes du climat méditerranéen et à la nécessité sociale de se protéger du regard extérieur<sup>41</sup>. Ce type d'organisation conditionne en effet les rapports que la famille entretient avec le monde extérieur à la maisonnée. La rareté ou le placement en hauteur des ouvertures, fenêtres et portes, montrent que le regard intrusif du passant n'est pas du tout recherché chez les Grecs, comme le rappelle l'opuscule de Plutarque *Sur la curiosité* (516 e et 520 e), certes plus tardif que les bornes chronologiques strictes du sujet, mais représentatif de la mentalité grecque jusqu'à l'époque impériale incluse :

« Assurément il n'est pas coutumier d'entrer dans une maison étrangère sans frapper à la porte. Mais s'il y a aujourd'hui des portiers, il y avait autrefois des marteaux que l'on heurtait contre la porte pour avertir de sa venue, afin que l'étranger ne surprenne inopinément la maîtresse de maison, la jeune fille, un serviteur que l'on châtie ou des servantes en train de vociférer. [...] En second lieu, habituons-nous, en passant devant la porte d'autrui, à ne pas regarder à l'intérieur, à ne pas saisir avec notre indiscrétion comme avec une main ce qui se trouve au-dedans, mais

40 Cahill, 2002 ; Hellmann, 2010, p. 57-58.

41 Pour les termes *pastas* et *prostas*, on se reportera aux définitions établies par Hellmann, 2010, p. 397 : « *Pastas* : portique ou corridor transversal devant deux pièces mitoyennes. Les archéologues emploient l'expression « maison à *pastas* » pour désigner une habitation comme celles d'Olynthe, où une colonnade, plus rarement un mur, donnent accès à deux ou trois pièces mitoyennes (fig. 43, p. 43). *Prostas* : un « espace en saillie ». L'expression « maison à *prostas* » désigne un habitat où la pièce principale donne sur la cour par l'intermédiaire d'une sorte de porche (fig. 45, p. 44) ».

ayons à notre disposition le mot de Xénocrate qui disait qu'il n'y a pas de différence entre jeter les yeux ou mettre les pieds dans la maison d'autrui, car le spectacle n'est ni beau, ni juste, ni même agréable : « L'intérieur, ô mon hôte, est certes sans beauté », puisque la plupart du temps on ne voit dans les maisons qu'ustensiles de cuisine posés à terre, servantes assises, rien d'important ni de plaisant. »

Des témoignages antérieurs, en particulier l'*Économique* de Xénophon, valorisent également l'image sociale et le comportement approprié que le citoyen et sa famille doivent donner à l'extérieur. Cela explique aussi le recours fréquent, dans l'architecture domestique grecque, à des entrées en chicane ou à un système de vestibule à double porte, le fameux *locus inter duas januas* : un système qui perdure à l'époque hellénistique dans des maisons où l'axialité n'est pas particulièrement recherchée<sup>42</sup>.

À l'époque classique apparaît également le fameux *andrôn*, documenté par les textes et notamment par Vitruve, c'est-à-dire la salle de banquet réservée aux hommes. Là encore, sa présence n'est pas observée systématiquement dans toutes les maisons de cette époque, mais elle en reste caractéristique, ainsi que le montre l'exemple de la Maison aux Mosaïques d'Érétrie<sup>43</sup> (fig. 1). La salle de banquet est reconnaissable à plusieurs traits architecturaux et décoratifs : souvent précédée d'un vestibule de plan barlong qui fait office d'espace de service ou de stockage, elle se signale par la présence d'un rebord ou d'une banquette maçonnée pérenne, facilitant l'installation des lits de table ; les lits de table expliquent également le fait que l'*andrôn* possède une entrée décentrée ; enfin, comme il s'agit d'une pièce de réception et de représentation signalant l'importance et la richesse du maître de maison, elle est souvent dotée d'un pavement richement orné et mosaïqué, voire de peintures murales. Cette pièce est en outre particulièrement représentative de la manière dont s'organise une partie des relations hommes/femmes au sein de la maison, autour de cette véritable institution sociale que représente le banquet depuis l'époque archaïque : si la maîtresse de maison et ses filles sont libres de vaquer à leurs occupations dans tous les espaces de la maison lorsqu'aucun étranger à la famille n'y est présent, elles sont exclues du banquet, où seules ont droit de cité les courtisanes et autres joueuses de flûte.

La présence, pourtant non homogène dans l'ensemble du monde grec, de l'*andrôn* dans certaines maisons classiques, ainsi que l'omniprésence du texte de Vitruve dans les études d'architecture domestique, ont encouragé les archéologues à rechercher les vestiges archéologiques de son pendant féminin, la *gynaekonitis*, anciennement traduit par gynécée et aujourd'hui plutôt par « appartement des femmes ». Il s'agit là sans doute de l'un des serpents de mer les plus prolifiques de notre discipline en termes de publications. En outre, partant du principe qu'un mot désigne nécessairement une réalité identifiable, les savants se sont appuyés sur les textes pour situer topographiquement l'*andronitis* et la *gynaekonitis* au sein de la maison grecque, en les considérant tantôt comme des pièces isolées, tantôt comme des groupes de pièces. Les données testimoniales sont pourtant contradictoires sur ce point et les occurrences du mot finalement rares pour désigner une réalité censément caractéristique<sup>44</sup>

42 Llinas, 1973.

43 Ducrey *et al.*, 1993, et Reber, 1998.

44 Varron, *Antiquitates*, 15fr. 218 (16b) ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, 17, 21, 33, et la notice de Cornelius Nepos citée en exergue de cet article.

de la maison grecque : pour Xénophon (*Économique*, 9, 5), la *gynaekonitis* sert à séparer les esclaves féminins des esclaves masculins ; pour Lysias (*Sur le meurtre d'Ératosthène*, 1, 9-14), elle est située à l'étage, tandis que pour Vitruve (6, 7, 2), la répartition entre quartier des hommes et quartier des femmes se fait au rez-de-chaussée autour de deux cours distinctes. L'apparente clarté du texte latin et le statut de spécialiste de son auteur ont d'autant plus favorisé la description vitruvienne dans les analyses modernes, que les ruines des quartiers d'habitation fouillés ont rarement conservé des traces interprétables d'étage. L'hypothèse de Lysias ne pouvait donc être vérifiée de manière convaincante. Plusieurs reconstitutions graphiques ont ainsi soutenu l'hypothèse d'un développement planimétrique de la maison grecque, autour d'une ou deux cours, mais où la *gynaekonitis* est systématiquement isolée, verticalement ou horizontalement, du reste de la construction<sup>45</sup>.

La confrontation avec les vestiges a cependant permis de réduire considérablement la portée générale du modèle établi en montrant que les éléments d'architecture et de mobilier, ainsi que l'organisation des maisons conservées, ne permettaient pas de documenter formellement l'existence d'appartements séparés, réservés à telle ou telle partie de la maisonnée. Aucun cloisonnement de ce type n'a pu en effet être mis en évidence à Olynthe ou à Délos<sup>46</sup>, et s'il existe bien des maisons à deux cours à Érétrie<sup>47</sup>, il est difficile de montrer que la répartition planimétrique détermine une séparation entre hommes et femmes. En réalité, l'archéologie ne permet pas de documenter l'existence d'appartements qui, par leur forme, leur architecture ou leur matériel, auraient été réservés aux femmes ; elle documente encore moins l'existence d'une réclusion des femmes dans une ou plusieurs pièces de la maison. En revanche, les témoignages littéraires nous montrent que le rapport entre hommes et femmes doit être géré selon les circonstances : comme nous l'avons déjà évoqué, les femmes se déplacent librement au sein de la maison, mais elles ne doivent pas apparaître au banquet, ne doivent pas ouvrir la porte ni se présenter devant des inconnus. Les rapports hommes/femmes sont donc moins une question de lieu que de moment. Et encore une fois, une telle planification ne concerne que les familles de haut niveau social, étant bien entendu que pour les familles plus modestes ne disposant pas de main-d'œuvre servile, la condition des femmes était sans doute plus souple, moins contraignante, et leur permettait, par exemple, de se rendre au marché pour y vendre leurs produits.

C'est au cours du iv<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent les cours à péristyle dans des maisons dont le plan ne change pas fondamentalement, ce péristyle n'étant en fait qu'une amplification de la cour originelle à *prostas* et sa monumentalisation par des ajouts de colonnades dont le modèle est emprunté à l'espace public. Le cas le plus caractéristique de cette évolution apparaît notamment dans les phases hellénistiques de la Maison 33 de Priène, dont on voit la cour à *prostas* se développer d'abord par l'ajout d'un portique oriental, avant d'être pourvue de portiques sur les quatre côtés (fig. 2)<sup>48</sup>. L'implantation de ces portiques sur deux,

45 Gardner, 1901, p. 293 ; Rider, 1916, p. 237 ; Pesando, 1987, p. 66, reconstitution planimétrique de la maison d'Euphilétos selon le témoignage de Lysias.

46 Respectivement, pour Olynthe : Robinson, 1938, p. 169-172 ; pour Délos : Chamonard, 1922-1924, p. 168-169.

47 Reber, 1990, p. 486 ; Ducrey, 1989.

48 Hellmann, 2010, p. 63, fig. 75.



trois ou quatre côtés, répond aux contraintes topographiques pour les maisons construites *a novo*, et à la place disponible pour les maisons réoccupées depuis l'époque classique. C'est donc au seuil de l'époque hellénistique que se fait jour une différenciation plus grande entre habitats riches et habitats plus modestes, encouragée par un recours de plus en plus important aux mosaïques, aux peintures murales, à la sculpture d'appartement, ainsi que par l'agrandissement des maisons au sol. Ce phénomène est particulièrement visible à Délos où l'ancien Quartier du Théâtre est remanié et certaines maisons associées pour permettre l'installation d'une nouvelle population cosmopolite tirant sa fortune du commerce. Dans le Quartier Nord en revanche, construit à partir du milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les maisons se développent au sol et sont souvent dotées de péristyles complets<sup>49</sup>.

Enfin, c'est aussi à partir de l'époque hellénistique que la polyvalence des maisons grecques augmente encore : si les maisons de Délos sont presque toutes pourvues de latrines et de citernes, c'est en vain que l'on y cherche le plus souvent des cuisines, des salles de bain ou des chambres à coucher, étant donné que l'ensemble des éléments mobiliers en matériaux périssables a aujourd'hui disparu. La majorité des finalités de la maison semble en effet assurée par des éléments mobiles et s'établit provisoirement dans un espace ou l'autre de la maison, au gré de l'année et des circonstances : selon la saison ou le climat, on cuisine, on dort, on travaille dans la cour, dans une pièce ou l'autre, selon la place dont on dispose ou selon la lumière ou l'aération dont on a besoin, sur les toits-terrasses. De ce fait, il existe très peu de structures pérennes dans la maison grecque, comme le suggérait déjà l'étude des maisons d'Olynthe à l'époque classique, ou comme le confirme encore celle des maisons déliennes de l'époque hellénistique. Dans son analyse des maisons d'Olynthe, Nicholas Cahill montre très bien, par exemple, que l'emplacement des métiers à tisser n'est pas définitivement fixé ; de même, le stockage domestique des biens de la famille se fait dans tous les espaces résiduels de la maison et jusque sous les cages d'escalier (fig. 3).

L'*andrôn* lui-même, dont les caractéristiques architecturales semblaient pérennes, disparaît des maisons hellénistiques, en particulier à Délos, au profit de grandes pièces de réception signalées par leur orientation, à l'ouest ou au sud (sans que cette règle soit toujours également suivie), leurs dimensions, leur association éventuelle avec de petites pièces de service ou de stockage et leur décor généralement très soigné. Si l'on ne peut en conclure que les modes de sociabilité changent à cette époque par rapport à ce que l'on observait à l'époque classique, on remarque que le banquet semble moins formalisé et que le mobilier permet une adaptation optimale aux circonstances dans lesquelles il prend place, ainsi qu'au nombre de convives. Il est également fort probable que ces pièces de réception, qui sont aussi les plus grandes, les mieux éclairées et les mieux ventilées de la maison, grâce au percement de fenêtres donnant directement sur la cour, pouvaient également servir à d'autres activités de la maisonnée, comme le tissage ou la préparation et la consommation des repas quotidiens (fig. 4).

Une étude diachronique si détaillée et systématique n'est pas aussi aisée dans les cités de la péninsule italienne, dont l'histoire de l'architecture domestique est encore écrite en pointillés. On en rappellera brièvement les raisons, avant de proposer quelques jalons de l'évolution. À Rome même en effet, l'archéologie n'est guère riche en vestiges domestiques susceptibles d'éclairer le cadre familial, malgré les découvertes de vestiges de *domus* du VI<sup>e</sup> siècle ou de

---

49 Bruneau, 1968 et Chamonard, 1922-1924.



quelques bribes architecturales. Les plus fameuses sont aussi les plus controversées, il s'agit des maisons du piémont du Palatin, mises au jour puis publiées par Andrea Carandini et son équipe. Leur interprétation et leur restitution, surtout dans leur phase initiale du dernier tiers du VI<sup>e</sup> siècle (elles ont été reconstruites à la fin du III<sup>e</sup> siècle) repose pour une large part sur des bases hypothétiques et sur la combinaison de traces très ténues et de données générales ou comparatives, relevant de l'architecture domestique ou funéraire contemporaine hors de Rome. Sans entrer ici dans le détail des discussions<sup>50</sup>, notons que récemment l'architecture domestique de l'*Urbs* s'est surtout enrichie, pour le VI<sup>e</sup> s., des découvertes du Quirinal en 2015 (en cours de publication) et, pour les temps républicains, des traces repérées à l'occasion des fouilles sous le forum de César, dont l'interprétation est loin d'être assurée<sup>51</sup>. Les chantiers dirigés par Clementina Panella ont aussi mis au jour quelques fragments de maisons d'époque républicaine<sup>52</sup>. Les données matérielles permettant d'avoir une idée un peu plus précise du cadre de vie des familles, au moins des plus aisées d'entre elles, sont alors à chercher sur les sites campaniens, notamment à Pompéi, où des programmes de recherche des dernières décennies se sont efforcés de mettre au jour les versions les plus anciennes des demeures actuellement conservées et visibles. On parle alors parfois, pour ces habitations anciennes, de « protocasa ».

Pour tenter de saisir la nature et la logique spatiale de la structure du « plan canonique », son axialité et sa symétrie, mais aussi la plasticité de la maison à atrium, en évitant de multiplier schémas et références, on peut s'appuyer sur deux exemples, respectivement à Cosa et à Pompéi. Le premier, déjà devenu classique, est celui de la « house of Diana » datée du début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. par les fouilles américaines de 1997-1999<sup>53</sup> (fig. 5). Le site de la colonie latine, de Cosa, fondée en Étrurie en 273, sur une superficie d'environ 14 hectares, a accueilli une seconde déduction de colons en 197 av. J.-C. C'est de cette deuxième phase seulement que datent les maisons en pierre. L'analyse de la trame urbaine permet de repérer aisément, pour les résidences, deux dimensions standardisées. L'une, dont les exemplaires significatifs se concentrent sur le pourtour du forum et le long des principaux axes de la ville, prévoit soixante pieds en façade ; l'autre, plus petite, avec un rapport du simple au double par rapport à la précédente, correspond aux maisons disséminées dans le reste du tissu urbain. On songe ici à la hiérarchie que prévoient certaines « lois municipales », en fixant des superficies exprimées en tuiles, respectivement pour les décurions (membres du conseil) et pour les simples colons : les familles qui composent le groupe dirigeant de la cité sont ainsi clairement distinguées et identifiées dans le paysage urbain. L'unité qui sert à évaluer la surface de la résidence est la tuile : cette dernière pouvant mesurer un pied et demi sur deux, une *domus* de 1500 tuiles peut ainsi correspondre à une surface au sol d'au moins 4500 pieds carrés, soit environ 405 m<sup>2</sup> (mais il ne faut pas oublier que toute la surface au sol n'est pas forcément couverte d'un toit tuilé et que les toitures peuvent être en pente). Quand l'on franchit le seuil

50 Les vestiges seraient datables entre 540 et 520 av. J.-C. Carandini, 2004 ; Moormann, 2001 (discussion critique des pré-publications).

51 Delfino, 2014, p. 74-136 et la discussion de Palombi, 2016, p. 63-73.

52 Panella, 2013, p. 44-45 (avec bibliographie antérieure). Voir aussi Coarelli, 2012 et 2014.

53 Sewell, 2010, p. 137-141 ; Hales, 2013, p. 54-55 ; on peut aussi recourir à un modèle numérique en ligne (consulté le 18 juin 2017) : <https://sketchfab.com/models/36992e177f6743f8a0d1ada30324945a>

et le vestibule (sur lequel nous allons revenir), le hall d'entrée (A), atrium ou *cavaedium*, est doté d'un bassin central avec citerne, de deux « ailes » (*alae* a et a') et est entouré de pièces diverses (dont des chambres); dans l'axe, une pièce paraît focaliser le regard, le *tablinum* (T) si l'on s'en tient au vocabulaire classique et conventionnel – qui, redisons-le, n'est pas attesté pour la période étudiée. De part et d'autre de ce dernier, les pièces (1) et (2), essentielles dans la structure ternaire originelle, ont connu une adaptation : (1) a été réduite pour laisser la place à une cuisine et à un couloir qui mène vers l'arrière, occupé par un jardin, sur lequel donnait une structure balnéaire; (2) a été identifiée comme une salle à manger. L'ensemble couvrait donc un peu moins de 550 m<sup>2</sup>, desquels il faut peut-être enlever, pour l'évaluation de l'espace familial, les deux boutiques situées de part et d'autre de l'entrée, car elles pouvaient être louées. Cela donnerait une superficie bâtie d'environ 280 m<sup>2</sup> (auxquels ajouter le jardin), avec un vaste espace de circulation central d'environ 100 m<sup>2</sup> (en incluant les ailes). Dans le vestibule, on peut restituer la présence de bancs, dont on considère, du moins dans la bienveillante tradition des études pompéiennes, qu'ils servaient à adoucir l'attente des clients venant saluer leur patron le matin : cette interprétation, purement hypothétique, est assurément restrictive et insuffisante<sup>54</sup>. De même, les fouilleurs ont pu suggérer que l'aile (a) abritait les « images » des ancêtres du maître de maison. Redisons-le, il faut bien se garder de « projeter » sur les résidences italiennes des V<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. ce que les textes nous révèlent des pratiques familiales de l'aristocratie romaine du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. !

Au-delà de cet exemple, il n'est pas possible de donner ici un ensemble de références portant sur tous les sites italiens ayant livré des vestiges domestiques assez significatifs pour pouvoir susciter une analyse sociologique du cadre de vie familial. Le site de Frézelles offre un cadre particulier, dans la mesure où la destruction de la ville en 125 permet de disposer d'une fourchette chronologique claire, sachant que la cité est fondée en 327 : on y a dégagé des maisons de prestige, non loin du forum. La colonie latine de Poseidonia-Paestum, en Campanie, contemporaine de celle de Cosa, s'est installée dans un tout autre contexte, au cœur d'une ville de création grecque : un quartier d'habitation y a été récemment étudié, où l'on peut notamment subodorer une installation précoce de maisons à atrium, puis repérer les transformations des lendemains de la deuxième guerre punique. S'agissant des cités campaniennes ensevelies par le Vésuve, Pompéi et Herculaneum, on se bornera à rappeler les références essentielles<sup>55</sup>, puisées dans une interminable bibliographie. La figure 6 procure, à la même échelle, une maison de Priène dont il a déjà été question (maison 33) et l'édifice qui compte parmi les plus vastes (quasi 3000 m<sup>2</sup>) non seulement du site de Pompéi, mais aussi des villes de la péninsule : la « maison du Faune ». Cet impressionnant ensemble a été élaboré au cours du II<sup>e</sup> s., mais dès le début du siècle, il englobait déjà toute la surface de son

54 Guilhembet, 2007; Harnett, 2008.

55 Comme indiqué, la bibliographie s'efforce de fournir un ou deux articles ou ouvrages qui peuvent servir de point de départ à une recherche plus approfondie. Pour l'Italie, la dernière édition des volumes de la collection des « Guide archeologica Laterza » offre des synthèses toujours bien informées. Sur Pompéi : Pesando, 1997 (avec un utile appendice sur les colonies latines, p. 275-320); Coarelli, 2002; sur Herculaneum : Wallace-Hadrill, 2011; sur Frézelles : Battaglini et Dionoso, 2010; Coarelli, 2011, p. 98-102; sur l'Italie du sud : Aiosa, 2003; Cicala, 2006; Guidone, 2015 et 2017; sur Paestum : Bragantini *et al.*, 2008.

flot. D'abord simplement doté de deux atriums et d'un seul péristyle, il a été restructuré vers la fin du siècle, pour installer le gigantesque péristyle postérieur (plus vaste, à lui seul, que la maison de Priène dans son dernier état) qui remplace le jardin. L'atrium tétrastyle (à l'est, à quatre colonnes) devient alors accessible de la rue. On lit habituellement le fonctionnement de cette *domus* hors norme, assez comparable aux palais royaux macédoniens de Pella ou Aigai, en tenant compte de ses différents secteurs : la zone de l'atrium toscan (à l'ouest, avec des poutres encadrant l'ouverture du toit) aurait sans doute été surtout destinée à la mise en scène du chef de famille ; celle de l'atrium tétrastyle serait plutôt dévolue à la famille et la domesticité ; enfin les péristyles permettraient d'accueillir les invités, dans des conditions fastueuses, pour des réceptions, dans les *triclinia* (salles à manger), voire leur offrir l'hospitalité (aux « *amici* » des textes littéraires). Il ne faut cependant pas voir, dans ces probables usages préférentiels, le signe de l'existence de « compartiments étanches » au sein de la *domus*, mais songer plutôt aux circulations possibles et à l'absence probable d'assignations des pièces<sup>56</sup>. À défaut de pouvoir se livrer ici à un commentaire détaillé de cette maison exceptionnelle qui devrait intégrer, pour en saisir le fonctionnement, outre la planimétrie, l'analyse de tous les décors, on relèvera, dans la problématique du lien entre famille et *domus*, une hypothèse suggestive. Contrairement à son appellation traditionnelle dans la littérature archéologique, la très fameuse statuette éponyme de la maison ne représente pas un faune, mais un satyre. L'atmosphère dionysiaque de cette résidence d'exception, exprimée par les peintures ou les mosaïques, est-elle sans rapport avec le fait qu'elle a appartenu, à un moment au moins de son histoire, à un Sadiriis (anthroponyme osque, latinisé en Satrius), avec une sorte d'effet de blason, puisque le satyre, placé derrière l'*impluvium* et devant le *tablinum*, était visible depuis l'entrée ? Faut-il y lire aussi la revendication familiale d'une origine mythique, comme cela est parfois documenté à Rome ou ailleurs<sup>57</sup> ?

Si les deux exemples précédents ont déjà permis de noter des dissemblances, ils incitent surtout à repérer les signes d'évolution qui, dans le cadre domestique, affectent les relations entre familles et société. La première inflexion à retenir, du moins pour la classe dirigeante, dont la résidence urbaine est la moins mal connue, concerne, sans doute dans les dernières décennies du IV<sup>e</sup> siècle, l'introduction de pratiques nouvelles comme l'usage des « images » (*imagines*), exposées dans l'atrium, pratique qui a suscité de nombreuses discussions, d'autant que la tradition romaine la fait remonter à l'époque royale<sup>58</sup>. Si l'on doit retenir une anecdote mettant en scène l'impact de la présence des portraits des ancêtres, on peut assurément la chercher dans la *domus* des *Manlii Torquati*, sans omettre le rôle de la reconstitution rétrospective : en 141, le consul Titus Manlius Torquatus, incarnant la rigueur familiale, refuse de se rendre aux funérailles de son fils jugé indigne ; il demeure dans son atrium, en rendant des avis juridiques, sous les yeux, pourrait-on presque écrire, du masque

56 Sur la question controversée des maisons à double atrium, voir, en dernier lieu, la riche et judicieuse discussion de Bragantini *et al.*, 2008, p. 72-78, où est d'ailleurs soulignée l'originalité de la « casa del Fauno » à cet égard aussi.

57 Coarelli, 2002, p. 239.

58 Pour un état synthétique de la question et de la bibliographie, voir, par exemple, Flower, 1996, p. 61sq. et 185-222, et Montanari, 2009, p. 89-104.

du consul de 347, 344 et 340, son ancêtre et exemple<sup>59</sup>. L'habitude se prend aussi de placer dans la partie antérieure de la maison, près de l'entrée ou sur la façade, des dépouilles d'armes prises à l'ennemi (*spolia*), mais il s'agit là, d'après la notice de Pline l'Ancien, de signes de victoire qui restent attachés au bâtiment lui-même<sup>60</sup>. L'usage semble remonter au plus tard au début du III<sup>e</sup> siècle. L'émergence de la noblesse, étalée sur plusieurs générations après le compromis licinio-sextien, trouve ainsi son expression dans le cadre domestique.

L'introduction du repas en position couchée, déjà évoqué à propos de Plaute, conduit à l'émergence du *triclinium* (salle à manger à trois lits), puis à sa multiplication dans les *domus* les plus fastueuses, ce qui transforme les comportements intrafamiliaux, mais surtout les conditions de réception, dans la première moitié du II<sup>e</sup> s., probablement à partir de la fin du III<sup>e</sup> s. déjà. La tradition met en relation l'introduction de ces nouvelles pratiques avec l'impact du « luxe asiatique » (*luxuria asiatica*) après les expéditions en Orient<sup>61</sup>. L'autre grand tournant repérable, cette fois essentiellement sur des bases archéologiques, est ce que l'on a parfois nommé la « révolution du péristyle », à partir du début du II<sup>e</sup> s., même si sa diffusion et son adoption sont encore en cours en Italie à la fin du siècle, voire au début du suivant – il suffit ici de comparer Frégelles et la Campanie. On considère habituellement que ce nouvel espace offre à la communauté familiale une zone à l'écart, plus intime, mais la prudence reste de mise, dans la mesure où, un siècle plus tard il est vrai, Vitruve l'inclut dans les lieux où l'on peut entrer sans être invité par la famille<sup>62</sup>.

Il est enfin à noter que, pour l'aristocratie sénatoriale romaine, une mutation importante est à placer dans la décennie des Gracques, avec l'apparition ou, à tout le moins, la dilatation de nouveaux usages, avec notamment des modalités et une échelle inédites d'emploi de l'espace domestique, principalement à des fins de réceptions politiques<sup>63</sup>, ce qui induit inévitablement, dans les décennies suivantes, de nouvelles articulations internes de la *domus*. S'il faut évidemment faire la part de la reconstruction rétrospective, qui fréquemment tend à focaliser autour de la figure des Gracques les paramètres tenus pour responsables ou accélérateurs du déclin et des divisions de la République, il est clair que ce n'est pas la fin du II<sup>e</sup> s. (mais son dernier tiers) qui constitue, de ce point de vue, un terminus significatif. Ce constat invite, pour terminer, à tenter de faire la part des acquis et des doutes, et à repérer quelques questions encore ouvertes.

---

59 La version la plus suggestive se trouve, au début de l'Empire, chez Valère-Maxime, 5, 8, 3 : « Il voyait son tribunal dressé dans l'atrium où se trouvait l'image du fameux Manlius 'l'Impérieux', si célèbre par sa sévérité. Un homme si sage pouvait-il ne pas songer que l'on ne place ordinairement, dans la première partie de la maison, les images et les titulatures des ancêtres, que pour avertir les descendants, non seulement de lire les vertus, mais aussi de les imiter? ». Cf. Cicéron, *Des termes extrêmes de biens et des maux (De Finibus)*, 1, 24 ; Tite-Live, *Periochae*, 54.

60 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 35, 7.

61 Tite-Live, 39, 6, 1 et Pline l'Ancien, *HN*, 37, 12 ; voir Gros, 2006, p. 26 et p. 51.

62 *De l'architecture*, 6, 5, 1.

63 Parmi les références les plus explicites sur les cortèges ou les réceptions liées à la maison : Appien, *BC*, 1, 13, 56 et 15, 63-64 ; Aulu-Gelle, *NA*, 2, 13, 4 ; Sénèque, *Sur les bienfaits (De beneficiis)*, 6, 34, 2. Caius Gracchus, en 122, abandonne sa résidence du Palatin, qui était peut-être celle de son père et de son frère, pour un quartier plus populaire, sis au-dessous du forum (Plutarque, *Vie de C. Gracchus*, 12).

#### 4. Apports et limites de l'analyse de l'habitat : des familles invisibles ?

Au cours de la période traitée, on vient de le voir, la maison grecque a connu des évolutions architecturales indéniables. Elle reste, par nature, marquée par une grande polyvalence et une relative indétermination architecturale des pièces, qui permettaient manifestement une grande souplesse d'utilisation, au gré des circonstances de la vie familiale. Ses caractéristiques permettent effectivement de retrouver certains traits du fonctionnement de la famille grecque, entendue à la fois au sens de *génos* et d'*oikos*, tout en gardant à l'esprit qu'à titre individuel, on pouvait toujours choisir de faire différemment. Reste tout de même qu'une très grande partie de la vie quotidienne des anciens Grecs demeure invisible à travers les seuls vestiges archéologiques et que seule la confrontation avec les textes nous permet d'éclairer certaines caractéristiques de la mentalité grecque. En l'état actuel de nos connaissances, il ne subsiste ainsi aucun dispositif repérable d'un logement servile prévu et déterminé, ni dans les maisons urbaines, ni dans les maisons rurales, quoique la domesticité ait représenté une part très importante de la vie familiale dans les classes sociales les plus élevées. À travers les vestiges de maisons et grâce à l'éclairage de sources écrites, nous pouvons restituer avec vraisemblance certains codes sociaux et certaines hiérarchies à l'œuvre dans la société grecque, sachant que la maison grecque est toujours restée suffisamment polyvalente et architecturalement indéterminée pour répondre à des finalités très variées. À l'intérieur de la maison grecque en effet, la multiplication des pièces ne rend pas forcément plus lisibles leurs différentes affectations. Comme le montre la confrontation du vocabulaire ancien et des vestiges de maisons, la difficulté qu'il y a à réduire la variété ou la polysémie des premiers, et la multiplicité ou la polyvalence des seconds, engage à trouver une voie nouvelle pour rendre compte des spécificités de l'habitat. C'est en partie ce qui a été proposé par la *household archaeology* anglo-saxonne, mais aussi par Philippe Bruneau, dans un nouveau modèle d'analyse, établi en 1994<sup>64</sup>, qui se propose d'étudier la maison, non plus à partir du vocabulaire vitruvien, mais à partir des finalités que la maison a à accueillir. La démarche permet tout d'abord de faire état de l'ensemble des fins assignées à l'habitat et des activités qui s'y déroulent, indépendamment des conditions historiques. Elle dégage ensuite les moyens variés et historiquement déterminés par la technique, par lesquels une société donnée répond à ces finalités. On peut ainsi distinguer les moyens architecturaux et mobiliers, pérennes et temporaires, banaux et domiciliés, par lesquels les habitants d'une maison se déplacent, se reposent, lisent, étudient, honorent les dieux, reçoivent des hôtes, confectionnent et consomment les repas, produisent, stockent et protègent leurs biens.

S'agissant des résidences délogées dans la péninsule italienne, l'enquête a souvent porté sur le lien entre les différents sous-ensembles de la maison et les usages de la vie familiale. Une des premières questions qui se posent est, là encore, celle de la polyvalence des pièces : une série de travaux récents y insistent fortement, mais à partir d'études qui concernent surtout le dernier état de la ville de Pompéi, dans un contexte de résilience à une série de séismes, et donc de probable désorganisation des us et coutumes – donc une image sans doute peu représentative et guère significative. L'attribution d'un nom à chacune des pièces n'est donc sans doute déjà pas toujours de bonne méthode, à la fois parce qu'il pouvait exister

---

64 Bruneau, 1994-1995.

des groupements de pièces désignés par un seul mot et parce qu'une identification rigide peut donner une idée faussée des usages des partitions de l'espace domestique. À l'instar de ce qui vient d'être exposé sur la maison délienne, tous ces aspects ne devraient-ils pas, eux aussi, être « dévitruvisés » ? Redisons-le, le recours quasi inévitable au vocabulaire vitruvien soulève, en soi, un problème de méthode ; il est clair que ces derniers sont démultipliés quand on l'utilise pour la période républicaine haute ou moyenne, alors que le *De architectura* est publié dans les années 20 av. J.-C. et contient parfois la première occurrence lexicale conservée. En outre, la dimension temporelle est tout aussi fondamentale, même si elle relève, d'une certaine façon, de l'évidence : une même pièce voit ses usages changer au cours de la journée ; les normes de comportement de la maisonnée varient selon les circonstances ; on peut même ajouter, au moins pour les familles de la classe dirigeante, un rythme annuel, celui des campagnes militaires ou de la vie politique. Des occupations différenciées sont alors probables au fil du temps. Cette approche est sans doute préférable au concept de « semi-public », parfois utilisé au sujet du cadre domestique, dont le caractère opératoire paraît limité, à un instant donné du moins. Ainsi l'atrium lui-même nous apparaît comme un véritable Janus, susceptible d'accueillir, selon les moments, la vie familiale ou le reste de la vie sociale, voire de les y associer.

Un dernier exemple servira à illustrer les domaines encore en chantier ou à réexaminer sérieusement pour cerner au mieux les codes sociaux, ou au minimum les pratiques, à l'œuvre en contexte familial en Italie. Les rares études qui ont abordé la question du genre au sein de l'espace des *domus* ont assez unanimement conclu que la distinction entre d'éventuelles sphères ou espaces masculin et féminin n'était pas repérable à partir des sources disponibles<sup>65</sup>. Récemment, Vincent Jolivet a repris le dossier sur nouveaux frais. S'il ne s'agit certes plus d'appliquer les vieilles lunes du « gynécée » à la « maison canonique » et d'y chercher de quelconques formes de réclusion, son étude s'attache à repérer tous les indices qui suggèrent une certaine parité originelle entre le *dominus* et la *domina*, selon un modèle que l'auteur s'efforce, par anamnèse, de contextualiser dans la société étrusque, en fonction de ce que l'on peut savoir de la position de l'épouse au sein de celle-ci. Sont donc introduits une dimension diachronique et un schéma évolutif qui amènent à reprendre et affiner l'interprétation de la maison à atrium : elle aurait connu une confiscation progressive, au cours des siècles de la République, de la partie antérieure de la *domus*, en faveur du chef de famille<sup>66</sup>. Les considérations habituelles sur la maison comme outil de représentation et de promotion de l'identité sociale du *paterfamilias* seraient donc à prendre non comme une donnée originelle et intemporelle, mais comme une construction progressive, mise en œuvre au cours de la période étudiée – ce qui constitue une stimulante hypothèse de travail. Il faut toutefois préciser que les indices qui étayaient le raisonnement demeurent fugaces, souvent fondés sur

65 Wallace-Hadrill, 1994 et 1996 (« Engendering the Roman House », analyse fondée essentiellement sur les maisons campaniennes et sur Vitruve) ; Zaccaria Ruggiu, 1995, p. 293-310 ; Kunst, 2005 ; Trümper, 2012, p. 295-296.

66 L'apparition et l'essor de l'*oecus* – dans le vocabulaire vitruvien, le mot désigne une pièce, et non la maison dans son ensemble comme le mot grec – relégué dans la partie postérieure du péristyle, constitueraient un signe de cette « exfiltration » de la *materfamilias* de la partie antérieure de la maison.

l'analogie avec l'espace funéraire. Sans oublier que l'image de l'épouse, sa visibilité ou son invisibilité, dans l'atrium ou ailleurs, restent une composante de l'image du *paterfamilias*, l'analyse reste donc ouverte et sujette à discussion<sup>67</sup>.

Il reste à rappeler, pour terminer, que le programme est censé englober « toutes les familles, des familles les plus humbles aux familles royales ». Or, dans le monde de l'Antiquité classique, qu'elle soit grecque ou romaine, il existe à ce jour très peu d'études archéologiques sur l'habitat humble, voire sur l'habitat servile ou l'habitat temporaire<sup>68</sup>. Cette lacune s'explique notamment par les conditions générales des fouilles et des études d'habitat qui séparent traditionnellement l'architecture des maisons, traitée en séries documentaires influencées par la typologie existante, et le matériel qu'elle contient. De ce fait, on a tendance à ne reconnaître que les formes que l'on connaît déjà, c'est-à-dire celles de l'habitat de haut niveau social, plus soigné, plus riche et plus pérenne. À rebours, les modes de vie plus humbles laissent généralement peu de traces, même si la littérature y fait référence, notamment en ce qui concerne l'ensemble du personnel servile de la maison. Ainsi, même dans les familles aisées, le portier pouvait ne pas avoir de pièce réservée ou de loge (dont il est régulièrement question depuis Vitruve), mais pouvait dormir à même le sol, sur un grabat déroulé devant la porte d'entrée à la fin de son service; de même, l'esclave attaché au service du maître ou de la maîtresse de maison pouvait dormir au pied du lit de ses maîtres.

Lorsqu'on observe le corpus des maisons italiques à atrium durant l'époque étudiée, on constate que leur taille peut se situer encore en-deçà de la *domus* de Diane à Cosa (fig. 5). En soi, il faut le redire, le critère de la superficie ou de la morphologie ne saurait tenir lieu d'indicateur sociologique; inversement la maison à atrium n'est pas le monopole des élites sociales, et l'absence d'atrium et/ou de péristyle n'est pas non plus nécessairement synonyme de faibles ressources familiales ou d'un positionnement social inférieur; il faut prendre en considération l'équipement domestique (latrine, cuisine...), les décors, et ne jamais négliger l'existence d'un étage, qui peut accueillir, subodore-t-on souvent à Pompéi, le logement<sup>69</sup>. Quant aux formes les plus modestes d'habitat, elles ont encore moins retenu l'attention, de la part des sources antiques comme des archéologues, on l'a dit. Leurs traces sont plus ténues, leur étude plus ingrate, et leur forme a été longtemps considérée comme « atypique ». Parmi les espaces les plus réduits, il faut songer aux boutiques, parfois dotées, grâce à un plancher placé à mi-hauteur sur une partie seulement de la pièce, d'une mezzanine, lieu de travail et de vie familiale tout à la fois: c'est le mot *pergula*, un réduit, qui concrétise ainsi la forme la plus modeste de l'habitat urbain construit. Il deviendra proverbial, pour exprimer la force des pesanteurs sociologiques familiales: « qui est né dans une *pergula* ne doit pas rêver d'une maison ».

Pour conclure ce trop rapide panorama, il est possible d'insister sur deux points qui paraissent devoir guider, en permanence et en tous lieux, la compréhension des espaces domestiques. D'une part, si l'architecture reflète les comportements sociaux, et donc ceux de la famille, elle agit aussi sur les individus et leur comportement social. Il est donc absolument

67 Jolivet 2011a, p. 264-265 et Jolivet, 2011b; Sewell, 2014, p. 511-512.

68 Trümper, 2005.

69 Gros, 2006, p. 82-86 et Sewell, 2010, p. 112-122.



nécessaire d'éclairer les vestiges par les textes, et inversement, afin d'appréhender et de connaître, dans un contexte donné, les modalités sociales à l'œuvre dans la maison, tant il est vrai que si le social crée et informe la maison, la maison elle-même crée, en retour, du social. D'autre part, les recherches récentes invitent à redéfinir la maison, non pas tant comme un type d'édifice particulier, qui serait à tout coup reconnaissable, que comme un édifice aux morphologies variables, qui se définit essentiellement par un processus d'appropriation – celui qui fait de la maison un chez-soi. On retrouve ici la complémentarité des termes anglais *house* et *home* et, en grec, d'*oikia* et *oikos*.

### Bibliographie

- AIOSA, S., 2003, Considerazioni sull'architettura domestica siciliana di età ellenistica in riferimento al VI libro del *De Architectura*, dans G. Ciotta (éd.), *Vitruvio nella cultura architettonica antica, medievale e moderna (Atti del convegno internazionale di Genova, 5-8 novembre 2001)*, I, Gênes.
- AULT, B. A., 2005, *The Houses. The Organization and Use of Domestic Space. The Excavations at Ancient Halieis*, 2, Bloomington.
- AULT, B. A., 2017, *Haus und Stadt im klassischen Griechenland: Its Theoretical Impact Twenty-Five Years On*, dans Nevet (éd.), 2017, p. 40-50.
- AULT, B. A. et NEVETT, L. C. (éd.), 2005, *Ancient Greek Houses and Households. Chronological, Regional and Social Diversity*, Philadelphie.
- BADEL, Chr., 2007, L'audience chez les sénateurs, dans J.-P. Caillet et M. Sot (dir.), *L'Audience. Rituels et cadres spatiaux dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, Paris, p. 141-164.
- BATTAGLINI, G. et DIOSONO, F., 2010, Le *domus* di Fregellae: case aristocratiche di ambito coloniale, dans Bentz et Reusser (éd.), 2010, p. 217-231.
- BENEFIEL, R. et KEEGAN, P. (éd.), 2016, *Inscriptions in the Private Sphere in the Greco-Roman World*, Brill studies in Greek and Roman epigraphy, 7, Leyde /Boston.
- BENTZ, M. et REUSSER, C. (éd.), 2010, *Etruskisch-italische und römisch-republikanische Häuser*, Wiesbaden (voir c.r. Jolivet, 2012).
- BOURDIEU, P., 1972, La maison ou le monde renversé, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, p. 61-82, Paris (édition 2000).
- BRAGANTINI, I., DE BONIS, R., LEMAIRE, A. et ROBERT, R., 2008, *Poseidonia-Paestum V. Les maisons romaines de l'îlot nord*, Rome.
- BRUNEAU, Ph., 1968, Contribution à l'histoire urbaine de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale, *BCH*, 92, p. 634-658.
- BRUNEAU, Ph., 1994-1995, La maison délienne, *Ramage*, 12, p. 77-118.
- CAHILL, N., 2002, *Household and City Organization at Olynthus*, New Haven.
- CARANDINI, A. (éd.), 2004, *Palatino, Velia e Sacra Via. Paesaggi urbani attraverso il tempo, Workshop di archeologia classica. Quaderni*, 1, Rome.
- CHAMONARD, J., 1922-1924, *Le Quartier du Théâtre, Exploration Archéologique de Délos VIII*, Paris.
- CICALA, L., 2006, Lo spazio domestico, dans *Velia. Atti del Quarantacinquesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 2005)*, Naples, p. 207-268.
- COARELLI, F., 2002, *Pompéi. La vie ensevelie*, trad. fr., Paris.



- COARELLI, F., 2011, *L'art romain, des origines au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Paris.
- COARELLI, F., 2012, *Palatium : il Palatino dalle origini all'impero*, Rome.
- COARELLI, F., 2014, *Collis : il Quirinale e il Viminale nell'antichità*, Rome.
- DELFINO, A., 2014, *Forum Iulium : l'area del Foro di Cesare alla luce delle campagne di scavo 2005-2008 : le fasi arcaica, repubblicana e cesariano-augustea*, Oxford.
- DICKMANN, J.-A., 2011, Space and Social Relations in the Roman West, dans Rawson (éd.), 2011, p. 53-72.
- DUCREY, P., 1989, Architecture et poésie : le cas de la Maison aux mosaïques à Éréttrie, dans M. Yon, M.-Th. Le Dinahet et R. Étienne (éd.) *Architecture et poésie. Hommage à G. Roux*, Lyon-Paris, p. 51-62.
- DUCREY, P. et al., 1993, *Eretria VIII, Le Quartier de la Maison aux Mosaïques*, Lausanne.
- DUMONT, J.-Chr., 1987, *Servus : Rome et l'esclavage sous la République*, Rome.
- ETCHETO, H., 2012, *Les Scipions : famille et pouvoir à Rome à l'époque républicaine*, Scripta antiqua, Bordeaux.
- ÉTIENNE, R., 1991, Architecture et démocratie (*Wohnen in der klassischen Polis*, I (1986), II (1989), III (1989) : I. (1986) W. Hoepfner et E. L. Schwandner, *Haus und Stadt im klassischen Griechenland*; II. (1989) *Demokratie und Architektur; Der hippodamische Städtebau und die Entstehung der Demokratie*, Konstanzer Symposium, Juillet 1987, W. Hoepfner et E. L. Schwandner (éd.); III. (1989) M. Carroll-Spillecke, *ΚΗΠΙΟΣ, Der antike griechische Garten*), *Topoi*, p. 39-47.
- FLOWER, H. I., 1996, *Ancestor masks and aristocratic power in Roman culture*, Oxford.
- GARDNER, E. A., 1901, The Greek House, *JHS*, 21, p. 293-305.
- GHERCHANOC, Fl. (dir.), 2006, *La maison, lieu de sociabilité dans des communautés urbaines de l'Antiquité à nos jours. Actes du colloque international de l'Université Paris 7 – Denis Diderot 14-15 mai 2004*, Paris.
- GOLDBECK, F., 2010, *Salutationes : die Morgenbegrüßungen in Rom in der Republik und der frühen Kaiserzeit*, Berlin.
- GRANDJEAN, Y., 1988, *Recherches sur l'habitat thasien à l'époque grecque*, *Études Thasiennes XII*, Athènes-Paris.
- GRANDJEAN, Y., 1991, À propos de la demeure d'Ischomaque (Xénophon, *Économique*, IX, 2-10), *Hellenika Symmikta. Études d'archéologie classique VII*, p. 67-85.
- GRIMAL, P., 1976, La maison de Simon et celle de Théopropidès dans la « *Mostellaria* », dans *Mélanges offerts à J. Heurgon. L'Italie préromaine et la Rome républicaine*, Rome, p. 371-385 (repris dans *Rome, la littérature et l'histoire*, Rome, 1988, p. 373-387).
- GROS, P., 2006, *L'architecture romaine, du début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire. 2, Maisons, palais, villas et tombeaux*, Les Manuels d'art et d'archéologie antiques, Paris (1<sup>re</sup> éd. 2001).
- GUIDONE, S., 2015, *L'edilizia privata in Italia meridionale e in Sicilia fra IV e I secolo a.C. Modelli abitativi, strutture sociali e forme culturali* (thèse, à paraître).
- GUIDONE, S., 2017, La cultura abitativa in Magna Grecia, sous presse dans *L'architettura greca in Occidente nel III secolo a.C.*, *Thiasos*. Monografie I.
- GUILHEMBET, J.-P., 2007, Normes romaines et résidences pompéiennes : remarques historiographiques, dans *La norme à Pompéi. I<sup>er</sup> s. avant -I<sup>er</sup> s. après J.-C.*, colloque de Lyon 17/11/2004, *Contributi di Archeologia Vesuviana III*, Rome, p. 93-107.

- GUILHEMBET, J.-P., 2010, Entre Grèce et Rome, réflexions de Plutarque sur les dirigeants antiques et leur domicile : fondateurs, législateurs et refondateurs, dans M. Blandenet, Cl. Chillet et C. Courrier (éd.), *Figures de l'Identité. Naissance et destin des modèles communautaires dans le monde romain*, Lyon, p. 227-245.
- HALES, S., 2003, *The Roman house and social identity*, Cambridge.
- HALES, S., 2013, Republican houses, dans J. D. Evans (éd.), *A Companion to the Archaeology of the Roman Republic*, Blackwell Companions to the ancient world, Malden, p. 50-66.
- HARNETT, J., 2008, *Si quis hic sederit*: Streetside Benches and Urban Society in Pompeii, *AJA*, 112, 1, p. 91-119.
- HELLMANN, M.-Chr., 1994, La maison grecque : les sources épigraphiques, *Topoi*, 4, p. 131-146.
- HELLMANN, M.-Chr., 2010, *L'architecture grecque, vol. 3, Habitat, urbanisme, fortifications*, Paris.
- HESBERG, H. von et ZANKER, P. (éd.), 2012, *Storia dell'architettura italiana, Architettura romana. Le città in Italia*, Milan.
- HOEPFNER, W. et SCHWANDNER E. L., 1994, *Haus und Stadt im Klassischen Griechenland, Wohnen in der klassischen Polis*, Munich.
- HOEPFNER, W. (éd.), 1999, *Geschichte des Wohnens 5000 v. Chr.-500 n. Chr., Vorgeschichte – Frühgeschichte – Antike*, Stuttgart.
- HUSSON, G., 1983, *Oikia. Le vocabulaire de la maison privée en Égypte d'après les papyrus grecs*, Paris.
- JAMESON, M., 1991, Private Space and the Greek City, dans O. Murray et S. Price (éd.), *The Greek City from Homer to Alexander*, Oxford, p. 171-195.
- JOLIVET, V., 2007, *Vexata quaestio*, problema attuale : la pianta canonica della casa romana, *Orizzonti*, 8, 2007, p. 11-18.
- JOLIVET, V., 2009, La maison romaine en Italie : planimétrie, décor, fonction des espaces, *Perspective*, 1, p. 63-68.
- JOLIVET, V., 2011a, *Tristes portiques : sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine, des origines au principat d'Auguste : v<sup>e</sup>-i<sup>er</sup> siècles av. J.-C.*, Rome.
- JOLIVET, V., 2011b, Uno spazio per la donna nella casa etrusca e romana (VI-I sec. a.C.)?, *Medicina nei secoli*, 23, p. 57-80.
- JOLIVET, V., 2012, Maisons étrusques, jardins romains : à la recherche des paradigmes perdus, *JRA*, 25, 2, p. 564-577.
- JOLIVET, V., 2013, c.r. de Sewell, 2010, *BMCR*, 2013.01.11 (avec discussion *BMCR*, 2013.02.34 et 2013.04.39)
- KLEINER, D. E. E. et MATHESON, S. B. (éd.), 1996, *I, Claudia : women in ancient Rome : Yale University Art Gallery, New Haven 1996*, Austin.
- KUNST, Chr., 2005, Frauenzimmer in der römischer *domus*, dans H. Harich-Schwarzbauer et Th. Späth (éd.), *Gender Studies in den Altertumswissenschaften : Räume und Geschlechter in der Antike*, Trèves, p. 111-132.
- LAURENCE, R. et WALLACE-HADRILL, A. (éd.), 1997, *Domestic space in the Roman world : Pompeii and beyond*, *JRA*, suppl. ser. 22, Portsmouth (R.I.).
- LLINAS, Chr., 1973, *Inter duas januas* à la Maison du lac, Études déliennes, *BCH Suppl.* 1, p. 291-328.

- MIANO, D., 2011, *Monimenta: aspetti storico-culturali della memoria nella Roma medio-repubblicana*, Rome.
- MONTANARI, E., 2009, *Fumosae imagines: identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana*, Rome.
- MOORMANN, E. M., 2001, Carandini's Royal Houses at the Foot of the Palatine: Fact or Fiction?, *BABesch*, 76, p. 209-212.
- NEVETT, L. C., 1999, *House and Society in the Ancient Greek World*, Cambridge.
- NEVETT, L. C., 2010, *Domestic space in classical antiquity*, Key themes in ancient history, Cambridge.
- NEVETT, L. C. (éd.), 2017, *Theoretical Approaches to the Archaeology of Ancient Greece. Manipulating Material Culture*, Ann Arbor.
- NOWICKA, M., 1969, *La maison privée dans l'Égypte ptolémaïque*, Varsovie.
- PALOMBI, D., 2016, *I Fori prima dei Fori: storia urbana dei quartieri di Roma antica cancellati per la realizzazione dei Fori Imperiali*, Monte Compatri.
- PANELLA, C., (éd.), 2013, *Scavare nel centro di Roma: storie, uomini, paesaggi*, Rome.
- PERNIN, I., 2014, *Les baux ruraux: corpus épigraphique et étude*, Lyon.
- PESANDO, F., 1987, *Oikos e Ktesis, La casa greca in età classica*, Pérouse.
- PESANDO, F., 1989, *La casa dei Greci*, Milan.
- PESANDO, F., 1997, *Domus. Edilizia privata e società pompeiana fra III e I secolo a.C.*, Rome.
- PESANDO, F., 1998, *Atrii Graeci quia non utuntur: ambienti di tradizione ellenistica nel settore dell'atrio nelle case pompeiane d'età sannitica*, dans M. Pearce et M. Tosi (éd.), *Papers from the EAA Third Annual Meeting at Ravenna*, Oxford, p. 75-80.
- Public and Private in the Roman House*: <http://blogs.helsinki.fi/romanhouse/>
- RAWSON, B. (éd.), 2011, *A companion to families in the Greek and Roman worlds*, Blackwell companions to the ancient World, Malden.
- REBER, K., 1990, Die spätklassisch-hellenistischen Häuser von Eretria, dans *Actes du XIII<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie classique (Berlin, 1988)*, Mayence, p. 486-487.
- REBER, K., 1998, *Eretria X, Die klassischen und hellenistischen Wohnhäuser im Westquartier*, Lausanne.
- RIDER, B. C., 1916, *The Greek House*, Cambridge.
- RIGGSBY, A. M., 1999, Integrating public and private, *JRA*, 12, 2, p. 555-560.
- ROBINSON, D. M. et Graham, J. W., 1938, *Excavations at Olynthus VIII, The Hellenic House*, Baltimore-Oxford.
- SEWELL, J., 2010, *The formation of Roman urbanism, 338-200 B.C.: between contemporary foreign influence and roman tradition*, *JRA*, Suppl. series, 79, Portsmouth (R.I.).
- SEWELL, J., 2014, Rethinking the Etruscan atrium house, *JRA*, 27, 2, p. 509-512.
- THOMAS, Y., 1986, À Rome, pères citoyens et cité des pères (II<sup>e</sup> s. av. J.-C. - II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), A. Burguière, Chr. KlapischZuber, M. Segalen et Fr. Zonabend (dir.), *Histoire de la famille. I. Mondes lointains, mondes anciens*, Paris, p. 195-229.
- TRÜMPER, M., 2005, Modest Housing in Late Hellenistic Delos, dans Ault et Nevett (éd.), 2005, p. 119-139.
- TRÜMPER, M., 2011, Space and Social Relations in the Greek Oikos of the Classical and Hellenistic Periods, dans Rawson (éd.), 2011, p. 32-52.

- TRÜMPER, M., 2012, Gender and Space, Public and Private, dans Sh. L. James et Sh. Dillon (éd.), *A Companion to Women in the Ancient World*, Malden, p. 288-303.
- WALLACE-HADRILL, A., 1994, *Houses and society in Pompeii and Herculaneum*, Princeton (N.J.).
- WALLACE-HADRILL, A., 1996, Engendering the Roman Household, dans Kleiner et Matheson (éd.), 1996, p. 104-115.
- WALLACE-HADRILL, A., 1998, Vivere alla greca per essere romani, dans S. Settis (a cura di), *I Greci. Storia, cultura, arte, società, 2. Una storia greca, 3. Trasformazioni*, Turin, p. 939-963.
- WALLACE-HADRILL, A., 2008, *Rome's cultural revolution*, Cambridge.
- WALLACE-HADRILL, A., 2011, *Herculaneum: past and future*, Londres.
- WALLACE-HADRILL, A., 2015, What makes a Roman house a 'Roman house' ?, dans K. Tuori et N. L. Nissi (éd.), *Public and Private in the Roman House and Society*, *JRA Suppl. ser. 102*, Portsmouth (Rh.I.), p. 177-186.
- WALTER-KARYDI, E., 1998, *The Greek House, The Rise of Noble Houses in Late Classical Athens*, Athènes.
- WESTGATE, R., FISCHER, N. et WHITLEY, J. (éd.), 2007, *Building Communities: House, Settlement and Society in the Aegean and beyond*, Athènes.
- WURMSER, H., FARNOUX, A., FADIN, L. et APOSTOLAKOU, S., 2007, Missions topographiques à Latô I (2005-2007): analyse critique du plan de J. Demargne et V. Seyk (1901), *BCH*, 131, 2, p. 889-924.
- ZACCARIA RUGGIU, A., 1995, *Spazio privato e spazio pubblico nella città romana*, Rome.

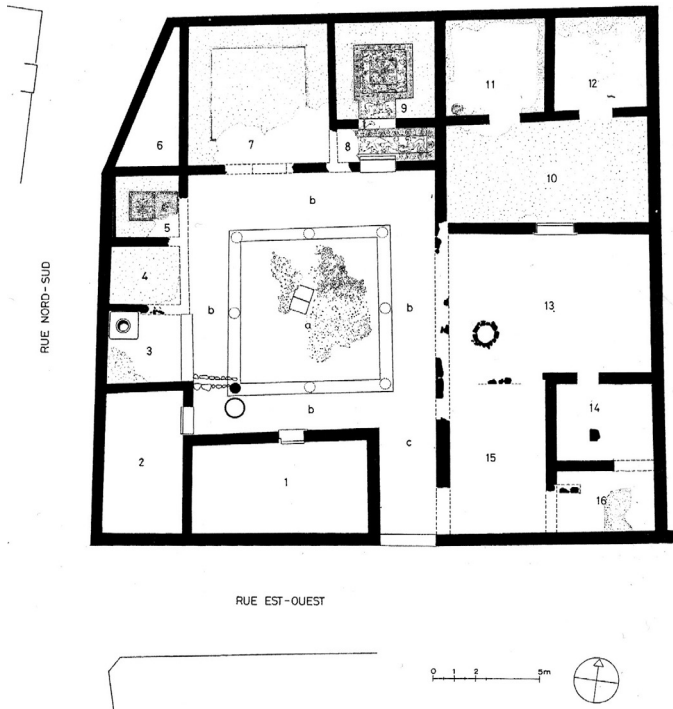


Fig. 1. La Maison aux mosaïques d'Érétrie. Plan montrant les *andrônes* 5-7-9. D'après Ducrey, 1993, p. 32 fig. 25 et Hellmann, 2010, p. 60 fig. 70.

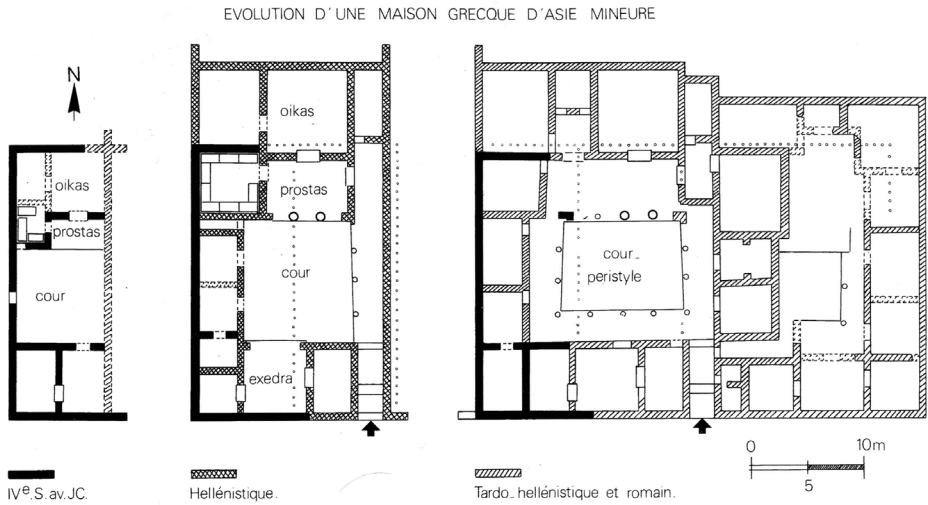


Fig. 2. Maison 33 de Priène : évolution des plans depuis le IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. jusqu'à l'époque tarde-hellénistique et romaine. D'après Hellmann 2010, p. 63 fig. 75.

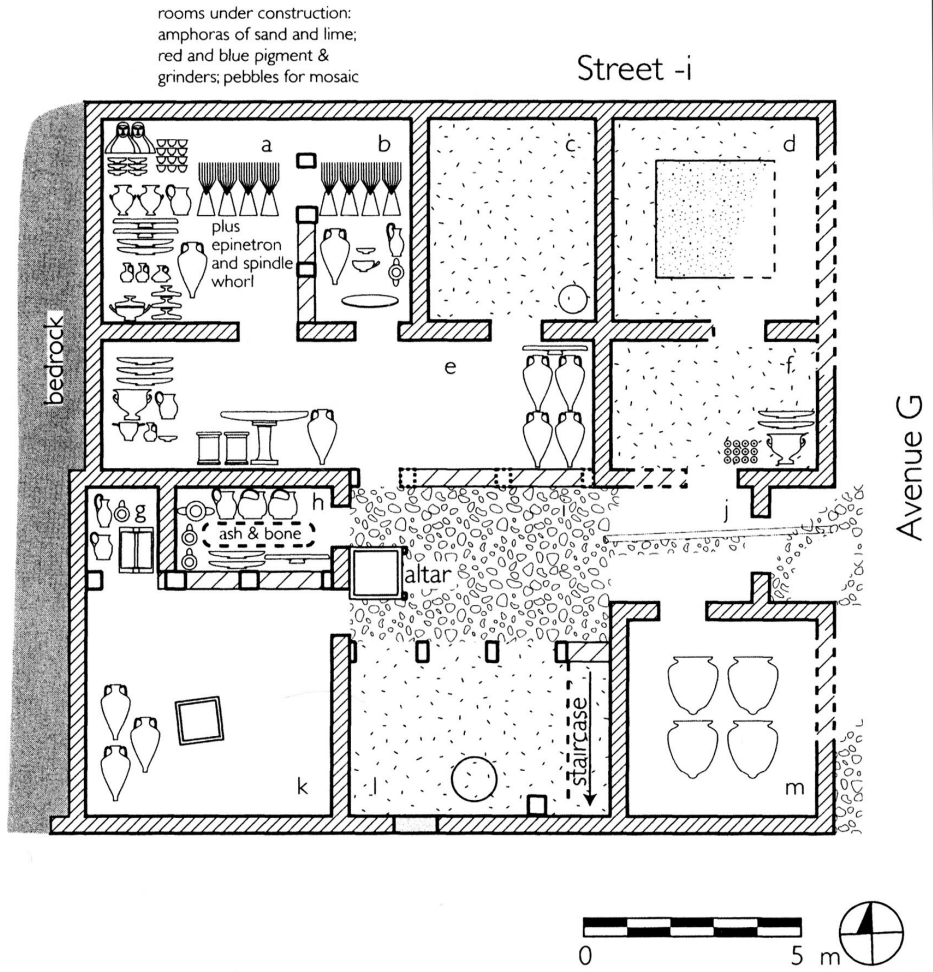


Fig. 3. Plan de la House of Many Colors d'Olynthe restituant l'emplacement des objets au moment de leur trouvaille. D'après Cahill, 2002, p. 87, fig. 17.



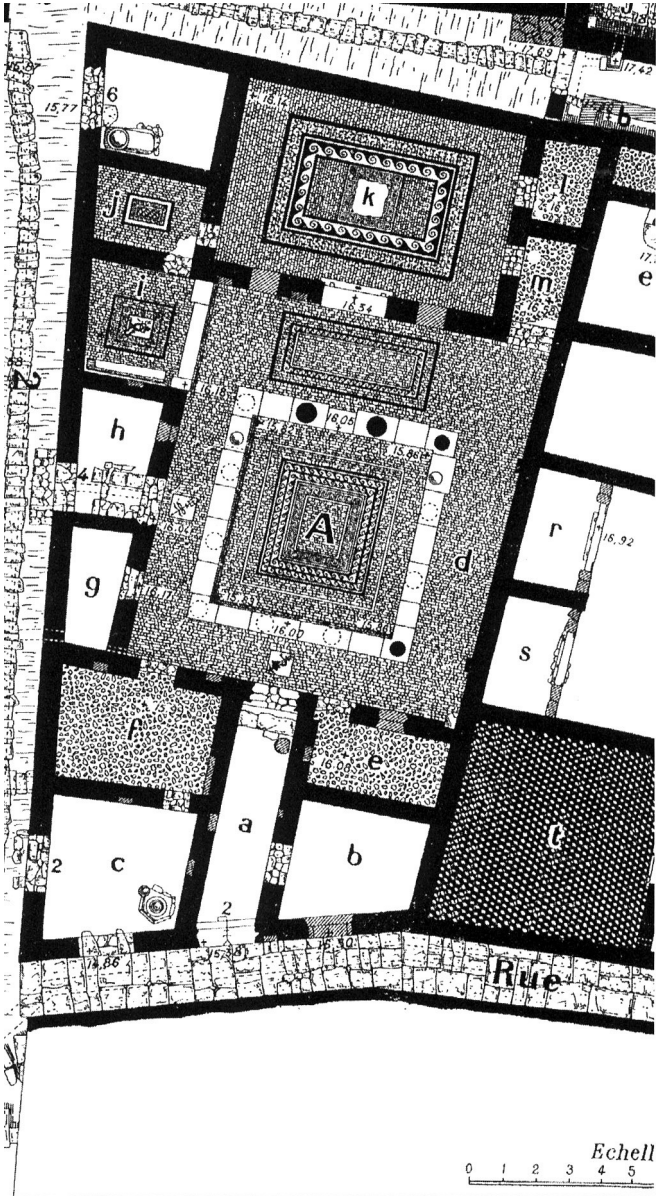


Fig. 4. Délos, plan de la maison du Trident avec, en (k), la grande pièce de réception et ses dépendances (l) et (m). D'après Hellmann, 2010, p. 68, fig. 82.

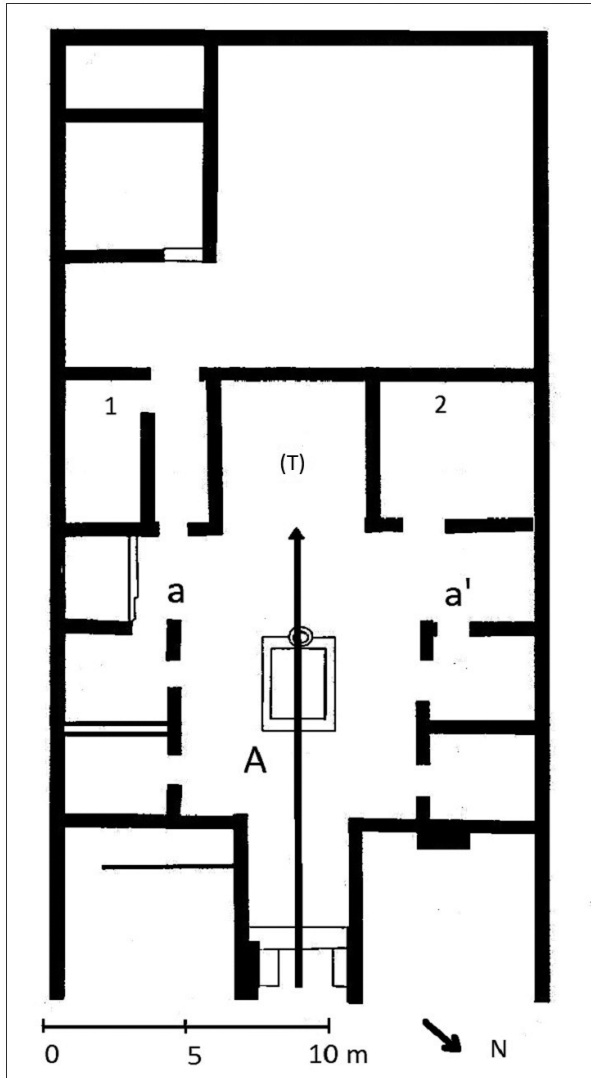
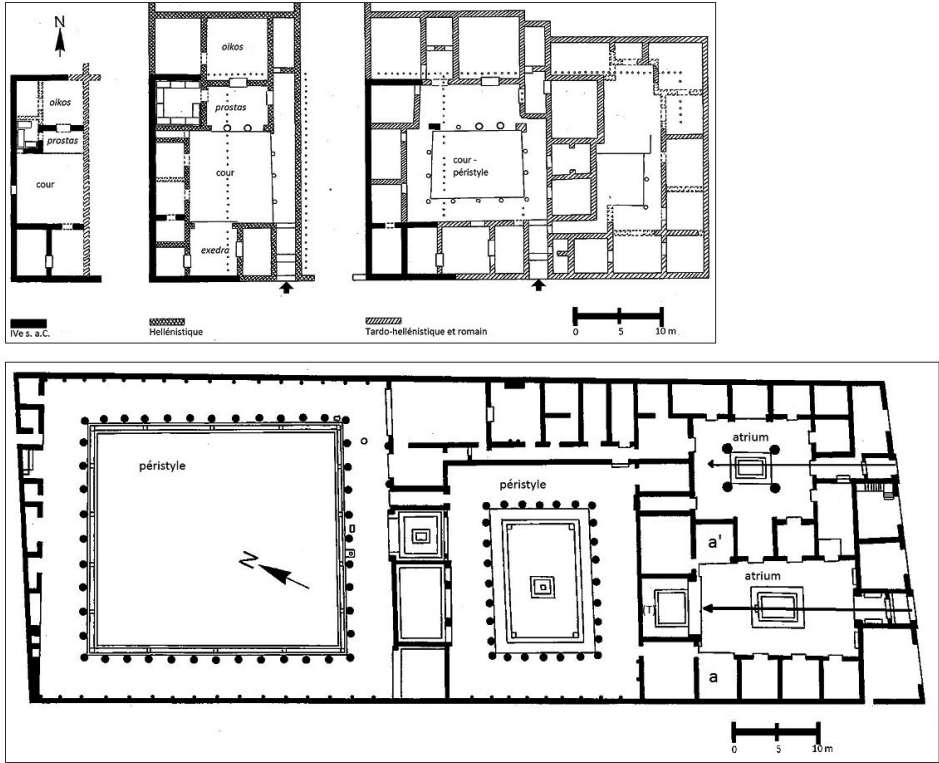


Fig. 5. La maison de Diane à Cosa, début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. D'après Hales, 2013, p. 55, fig. 3.3, d'après la publication dirigée par E. Fentress.





**Fig. 6.** Les différentes phases de la maison 33 à Priène (Gr  ce d'Asie mineure ; voir la fig. 2) et la « maison du Faune »    Pompéi vers la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.,    la même échelle.  
D'après Gros, 2006, p. 47, fig. 31.